WALTER LACHER

RUEYRES

Nouvelles



PERRET-GENTIL

WALTER LACHER

RUEYRES

Nouvelles



PERRET-GENTIL

RUEYRES

DU MÊME AUTEUR :

Le réalisme dans le roman contemporain.

Etudes sur Proust, Gide, Mauriac, Montherlant, Ramuz, Giono, Colette et quelques autres romanciers français.

L'Amour et le divin.

Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, David-Herbert Lawrence, Charles Morgan. Editions Perret-Gentil.

WALTER LACHER

RUEYRES

Nouvelles



PERRET-GENTIL

IL A ÉTÉ TIRÉ ONZE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER PUR CHIFFON FILIGRANÉ VERGÉ ARCHES, NOMINATIFS,
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR BOUFFANT SANS BOIS « LIBRIS I »
NUMÉROTÉS DE I A L
ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN VOLUMINEUX
CES EXEMPLAIRES CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE



Quand revoirai-je, hélas, de mon petit village,
Fumer la cheminée et en quelle saison
Revoirai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

JOACHIM DU BELLAY.



I

PRÉSENCE DE RAMUZ
ou
SI BELZÉBUTH REVENAIT

Est-ce qu'on sait comment les choses arrivent ? Les événements cheminent sournoisement. On ne voit rien encore à la Haie, on ne pressent rien. C'est une ferme, pas loin de la forêt. On est ici au pied de cette montagnette du Theilly, on est ici adossé à une montagnette de chez nous qui, de son front, regarde vers le lac et, de sa croupe, touche aux terres à blé. Mais ici on est encore entouré de forêts, autrefois repaires de brigands.

Silence. La chaleur bourdonne dans le jardin. Le chien est allongé, le museau entre les pattes, à l'ombre de sa niche, aux aguets. Il a remué les oreilles.

On ne l'a pas entendue venir. Et, tout à coup, elle a été là, la voisine, svelte dans ses vêtements noirs, étant encore en deuil, avec ses doux grands yeux de vache, son front calme, sa bouche sédui-

sante, étant comme une cerise noire. Ce qu'on remarque surtout, c'est cette couleur de cheveux qu'elle a, noire et feu comme le pelage d'un chien de chasse, ce gros chignon qui s'étale sur la nuque, ce chignon noir et feu, luisant, huileux, qui brille comme une escarboucle. Cependant que les yeux sont paisibles. Silence encore. On l'a vue se glisser dans l'écurie. Puis plus rien. La chaleur continue à peser sur le jardin. Une rose s'effeuille. Un à un, les pétales descendent en tournoyant, sans bruit. Il a sonné au clocher deux coups, puis deux coups. Silence. Tout dort. Il a sonné trois coups, puis trois coups.

Mais alors la porte s'est ouverte, laissant s'échapper une bonne odeur de café. Le chien a dressé l'oreille. Puis, de nouveau, il a enfoui plus profondément son museau entre ses pattes, en soupirant. C'est Rose de la Haie qui descend le perron en apportant cette bonne odeur de café. Avec ses joues épanouies comme une rose rouge prête à à s'effeuiller, avec sa poitrine abondante, à l'abandon, avec son ventre qui s'avance sous l'attache du tablier de cuisine. Etant forte, courageuse et forte et débonnaire. Parce qu'on est forte et fière de sa

force et qu'on ne veut que du bien. Bonne comme du pain, qu'on est. Alors. Elle s'est arrêtée sur la dernière marche. Elle a calé ses poings sur ses hanches, elle a aspiré un bon coup d'air. Elle grisonne ; quelques mèches se sont échappées du peigne et battent contre l'oreille, comme des vagues contre un écueil. De ces mèches grisonnantes qu'on a et de ces frisons rudes qui moutonnent sur la nuque. Mais on n'est plus coquette. Il y a tous ces travaux du jardin, tout ce travail qui attend. Alors. N'étant plus coquette. Jamais plus coquette. C'est bien. Elle s'est dirigée vers le bûcher. On a entendu un gros fracas d'avalanche. Elle a dû dérocher avec le râteau de fer tout un pan du tas de bois. Parce qu'on est forte et fière de sa force. Mais sait-on comment le mal arrive ? Car il se glisse jusqu'à vous sur des espadrilles.

Elle est ressortie, tenant à bout de bras les coins de son tablier rempli de bûches. Elle a passé devant la porte de la grange et la porte a été masquée à demi. Elle a passé devant le cache-colliers et la porte du cache-colliers n'a plus été vue, puis a été vue. Elle a passé devant le gouffre noir de l'écurie. Mais elle n'a pas vu le gouffre, et on n'a

plus vu le gouffre un instant. Etant grande et forte et débonnaire, avec cette démarche lente et nonchalante qu'on a ici. Elle a raclé ses souliers au décrottoir, s'appuyant du coude au mur. Puis, du coude toujours, elle a refermé la porte de l'habitation derrière elle. Et le silence a repris son bourdonnement.

Comme le quatrième coup de quatre heures était encore suspendu dans cet air épais d'août, elle a crié du fond du corridor : « Adrien, viens manger ». Des profondeurs de l'écurie, Adrien a répondu à l'appel. On a aperçu enfin son regard malicieux, le plissottement du coin des paupières, la patte d'oie quadragénaire et la lèvre rehaussée d'un fin liséré de moustache noire. Le chien s'étire, puis, discrètement, il a gravi avec son maître le perron de mollasse usée. Et on les a vus un instant être sur le perron, dans cette bonne odeur de café qui vous vient contre. Cependant qu'un bon oiseau virait dans le ciel.

* * *

Il y a trois jours qu'Adrien est parti. Un voyage d'affaires, a-t-il dit. Et il a mis plusieurs billets

dans son portefeuille. Un voyage, Rose rêve, courbée vers les choux frisés qu'elle échenille. Toujours cette chaleur accablante, cette moiteur de tout le corps au moindre mouvement. Il fait trente degrés à l'ombre cet après-midi. Rose est abritée sous son grand chapeau de paille roussie. Elle échenille. La grosse verte comme un ourlet au bord de la feuille, elle l'écrase sous son large pouce. Puis toutes ces petites, le long des nervures, désorientées, en désordre, comme les bâtonnets de bacilles sous le microscope, elle les entraîne par deux, par trois, dans la mort. Elle rêve. Un voyage. Il avait ses meilleurs habits. Elle lui avait encore dit, comme il partait : « On croirait que tu es de noces ».

Cette chaleur. C'est à vous étourdir. Puis, ce silence pèse, surtout depuis que la voisine est partie. C'est avant-hier qu'elle a décidé ça. Déjà ! Elle a dit que sa mère n'était pas bien.

Cette chaleur. Les papillons blancs volètent autour des choux. C'est une invasion, cette année. Sait-on jamais avec ces jeunes veuves ? C'est en février qu'Adrien a dû aller aider le gendarme à décrocher le mari qui s'était pendu dans le galetas. Les affaires du voisin ne marchaient pourtant pas

mal. On avait pensé à des chagrins intimes. C'est une étrangère, la fille de ces aubergistes, vous savez. Ça a de beaux doux yeux de vache, mais c'est retors. Maintenant, chaque fois que le gendarme passe, elle le fait entrer pour lui offrir un verre de fine. Fine elle-même, va.

Cette chaleur. Il y a, au revers des feuilles, des plaques jaunes comme de minuscules rayons de miel, les œufs des papillons qu'il faut détruire aussi.

Ce sont deux fermes, côte à côte, isolées, à la lisière des bois. Là-bas, bien loin, dans l'air brun, dense et vibrant, le clocher du village se détache comme sur de l'ouate.

Cette chaleur qu'il fait. Oh ! là. Sa mère sait aussi regarder les buveurs de ses doux grands yeux, étant massive et corsetée, ayant le chignon net, poivre et sel. Elle circule comme une reine entre les tables, une reine-mère, une veuve noire. Que faisait-elle avant de s'installer ici ? Savoir. On est prudent chez nous. Et la sœur aînée ? Veuve aussi d'un vieux marchand, elle avait des bontés pour le notaire. C'est ce qu'on dit. Je n'ai rien vu, moi. Mais le notaire s'est suicidé. Ses comptes n'étaient pas en ordre, et Siméon de la Grangette, qui avait

laissé gérer ses titres à cet individu, est presque ruiné maintenant. On est prudent chez nous. Mais il y a des choses qu'on chuchote entre nous, n'est-ce pas. Quand ça va trop loin, quand ça vous tracasse, quand l'esprit est comme un tonneau plein jusqu'à la bonde. Les idées cheminent en nous. On rapproche les événements. On en forme des faisceaux, comme quand Adrien était à Bière, dans la cour de la caserne. Et alors : « Rompez ». Et alors un cliquetis rapide. Et puis après, silence.

Cette chaleur. Adrien rentre ce soir. Il faut qu'il soit content. Nous ne sommes pas femmes d'intérieur chez nous. Il y a toujours du désordre dans les chambres. On n'a pas le temps. C'est bien. Quittons ce jardin, laissons les papillons se poursuivre dans la fournaise. Nettoyons la chambre basse et obscure. D'abord, sur la commode, il y a cet amoncellement de boîtes qui contenaient jadis des croquettes de chocolat, des fondants, du thé. Les faveurs y sont encore nouées comme des sceaux sur des parchemins bien conservés. Tout cela qui s'accumule depuis des années sera emporté par panerées. Ces boîtes d'abord, puis les piles de journaux sur la petite table, les bouteilles de

remède vides sur l'étagère et les vieilles cartes postales couvertes de cailles de mouches qui obstruent la glace. Ayant bien le droit de céder à la coquetterie, après tout, puisque c'est pour faire plaisir à son mari. On est comme ça. C'est comme ça que les idées germent en nous. Elles viennent. On ne se rend pas compte d'où elles viennent, étant d'une race peu habituée à raisonner, à rechercher les fins dernières et les causes premières, laissant les beaux raisonnements aux avocats et aux pasteurs.

La nuit est venue qu'elle nettoyait encore, et elle a préparé un bon repas, cuit un jambon. Mais ç'a été en vain. Adrien n'est pas rentré.

* * *

C'est quand elle a été couchée. Elle dormait déjà depuis un moment. Elle a cru que c'était un rêve. Il lui a semblé qu'un cheval piaffait dans le corridor. Elle entendait distinctement les pétarades des fers sur le carrelage, là derrière la cloison, dans le corridor. C'est un rêve, ou bien ? On n'est pas encore au temps de l'Antéchrist. Alors la porte s'est ouverte tout d'un coup, comme si un vent

violent l'arrachait de ses gonds. Serait-ce vraiment l'établissement du règne de Belzébuth, et ce grand cheval noir et feu, l'un de ceux de l'Apocalypse ? Il touche de son encolure le plafond et ses flancs sont coincés entre les montants de la porte. Il s'avance un peu, avec effort, parmi les chaises renversées. Maintenant, elle est tout à fait réveillée. Adrien, ivre, est là qui ricane derrière la jument. Il croit que Rose a peur. Non, on est forte, on vous dit, et on n'a peur qu'en rêve. Alors, puisque tu ne crains rien, bonne nuit, je vais coucher sur le foin, a-t-il dit, avec cette drôle de figure qu'il a, ne conservant maintenant qu'un fin ourlet de moustache cousu au petit point sur le bord de la lèvre.

* * *

Toujours cette chaleur, cette inquiétude. Si seulement on pouvait avoir un orage. On voit la Grande Ourse. Elle pivote sur la fine pointe du clocher qui raie d'un noir franc le bleu sombre du ciel. Ces grosses étoiles qu'il y a, comme des diamants sur un écrin bleu de roi. Un petit vent chaud se lève brusquement, puis retombe. Tout est mort. A part les grillons, tout est mort. A

cause des grillons, précisément. tout semble mort. Ils sont seuls dans ce silence, dans l'oppression de ce silence. Ce bruissement d'élytres étouffe les autres rumeurs. Plus de ruisseau, ce soir. Encore un petit vent brusque qui retombe impuissant. Pas d'aboiements, ce soir, pas de beuglements. Une chauve-souris a battu l'air de ses ailes de velours. C'est tout. Une branche a craqué. Fini. Tout les bruits avortent, comme quand on a la gorge sèche et qu'on ne peut arriver au bout d'une phrase, comme quand le gosier s'étouffe de sécheresse. Rien ne vient à chef.

Mais sait-on comment le mal vient ? Lui, vient toujours à chef.

C'est sur un gros tas de fagots, derrière la maison de l'Etrangère. Ils sont assis là-dessus tous les deux, Adrien. Ils se tiennent par la taille. Leurs jambes pendent dans le vide.

Sur un tas de fagots, sous le ciel étoilé d'ici. Dans un chaudron, sur un tas de fagots, là-bas chez Belzébuth.

Avec un chignon noir et feu bien épinglé, bien natté, bien lissé, ici dessus, sur un tas de fagots. Avec des cheveux épars sur les épaules, avec des

cheveux de noyée, là-bas dessous dans un chaudron plein d'eau, sur un tas de fagots.

Avec de beaux grands yeux doux de vache ici-dessus. Avec des yeux égarés de folle là-bas dessous.

Un, deux, trois... onze coups bien espacés, et puis un, deux, trois... onze coups. « Viens, je te dis, rentrons. » On a entendu tirer le verrou tandis qu'une lumière suspecte filtre maintenant à travers le volet. Et on se dirige vers cette lumière. La lune s'est cachée derrière les sapins du Theilly. Des murmures renaissent. Les ongles du chien clapotent sur le gravier. Les pas de la bête sont accompagnés d'un bruit de chaîne, comme quand la cagne fait son sabbat dans le pré d'en-haut. Mais ce piétinement léger, ces pas furtifs, serait-ce la cagne ? On n'est pas peureuse. On est forte et fière de sa force et de son bon droit. On veut savoir ce qui se passe derrière ce volet. On en a le droit, ou quoi ? Car maintenant les yeux sont dessillés. C'est la fin des temps et on considère clairement toute l'étendue de l'abîme, mais il faut des preuves. Et on va tenir les preuves. Car on est débonnaire. Mais il y a une limite à tout. On est

débonnaire. Mais il vient une heure où il n'est plus permis de l'être. Arrière Satan. Laisse-moi passer mon chemin. Je te fais les cornes, Satan. Arrière, on te dit. Cependant, pourquoi ces pas furtifs alors qu'on se figurait être seule à se diriger dans les ténèbres vers le rai de lumière ?

Un choc, des cris étouffés. Deux femmes se sont heurtées front contre front. « Oh ! pardon (c'est la servante de l'Etrangère). Oh ! pardon, Madame Rose. Ils sont sur le canapé, que c'est une vergogne. » Une pierre est lancée contre le volet. C'est la main justicière de Rose. Le rai de lumière disparaît comme si la pierre avait brisé une ampoule. Arrière, Satan. Tu ne nous auras pas, Satan. Rentre sous terre, Satan. C'est fait. Il semble qu'on aille respirer plus librement. On entend de nouveau le murmure du ruisseau. Dans une soue, les porcs ont grogné. Un coq trompé par un phare a chanté. Rose s'est couchée. Le scandale éclatera demain. La justice sera faite. Parce qu'on est débonnaire, mais il y a nos droits et on ne peut pas mépriser nos droits, et il y a nos devoirs. Etant femme de tête plus qu'on ne se l'imagine. On verra bien.

Elle ne verra plus rien. Furieux, Adrien vient de rentrer en refermant la porte si fort qu'une vitre en a été brisée. Est-ce qu'on sait comment le mal chemine ? Ses voies sont tortueuses, mais sûres. Un claquement sec déchire l'air, ameute la nuit. On a pensé : « Oh ! bien, c'est un fusil d'ordonnance. Ça ne peut être que ça ». Les chiens ont aboyé, des volets ont battu tandis qu'il y en a qui sont sortis, tenant par sa grande anse le falot-tempête pour voir si tout était en ordre à l'écurie et dans la grange.

La Rose avait vécu, la Rose de la Haie.

II

LE SEPTIÈME CERCLE

C'est un soir de mai, un samedi. La grande maison grise de l'épicerie se dresse au milieu du village. Des géraniums en égaient les fenêtres.

Marthe, en sarrau noir, balaie la route devant la porte de sa boutique. Elle a perdu, il y a six mois, sa mère, après son père et ses sœurs. Elle est maintenant seule et maîtresse d'elle-même. C'est une femme de quarante-cinq ans. La tutelle qui pesait sur elle n'existe plus. Marthe est libre de ses actes, trop libre. Que va-t-elle faire de sa vie ? Va-t-elle vendre le commerce, quitter le magasin où, depuis vingt-cinq ans, elle coupe la toile, range les rubans, pèse la semoule à la balance de cuivre, le sel à la balance de bois, remplit la mesure de pétrole ? Va-t-elle enfin prendre un mari ? Il y a dix ans, lorsqu'elle s'était éprise du

fils du meunier, le grand Samuel, on lui avait fait des reproches à la maison parce qu'il était plus jeune qu'elle. Lui-même, l'avait bafouée. Il est vrai qu'elle s'était montrée trop hardie. Elle avait offert à ce garçon une boîte de cigarettes alors qu'il passait en char devant chez eux. Mais elle aimait Samuel et avait voulu attirer sur elle, coûte que coûte, son attention. Ne l'avait-on pas assez agonie pour cette vétille ! Le souvenir de cette aventure lui pèse. Maintenant, elle est seule. Elle peut faire ce qu'elle veut. Personne n'a le droit de contrecarrer ses projets. Mais, à quarante-cinq ans, ses cheveux grisonnent, son teint est étrangement pâle. Elle a des lèvres désabusées aux commissures abaissées. Marthe sait bien qu'il est trop tard. Elle peut faire désormais ce que bon lui semble, mais il est trop tard. Elle peut aller vivre en ville ou épouser un paysan, car elle a des biens. Son commerce est prospère. Pourtant, elle sait qu'il est trop tard pour cela seul qu'elle désire: épouser celui qu'elle aime. Ses beaux yeux noirs brûlent en vain dans le visage éteint. Leur flamme luira solitaire jusqu'au dernier jour, au jour de la mort. Elle a manqué l'heure de l'amour. Le

temps est irréversible. Elle contemple avec horreur le néant où elle s'enfonce peu à peu.

Elle est libre de disposer d'elle-même. Quelle dérision ! Trop tard, trop tard, tu as manqué le coche, lui souffle son démon pendant qu'elle balaie la route devant sa boutique. A quoi donc lui sert cette licence d'aller et venir, de vaquer à ceci ou à cela ? C'est un simple élargissement. Elle pourra lire des nuits entières des romans romanesques sans encourir les reproches de sa mère, sans qu'on lui crie qu'elle est folle. Mais à quoi bon une permission qui ne lui servira de rien pour la seule fin qu'elle se propose : une union avec le neveu du syndic, cet étudiant qui passe ses vacances au village. Elle se compare à un oiseau échappé de sa cage, qu'on trouvera demain ensanglanté, pantelant, agonisant sur la route.

Elle balaie méthodiquement l'espace devant elle. Elle trace avec le balai de ramilles des arcs de cercle bien réguliers, elle avance à pas lents de faucheur vers le coin du jardin où fleurit un lilas. Elle va poser le pied sur le septième cercle. Je suis folle de penser à lui. Le temps d'être aimée est passé. Elle se remémore toute la scène, la

défaite qu'elle a subie. Jean cueillait des framboises. Les deux jardins sont contigus et, de chaque côté de la palissade, s'étendent des buissons de framboisiers. Elle a aussitôt pris un bol pour aller faire sa cueillette comme par hasard. Elle a invité Jean pour le mercredi après-midi. Il a répondu qu'il était charmé. Il est venu. Elle lui a offert le thé dans le vieux salon. Il a pris place sur la causeuse de damas rouge. Elle avait ouvert pour lui une caisse nouvellement arrivée de ces fameux petits-beurres, les meilleurs qu'elle connaisse et dont ses clientes sont friandes. Elle s'est assise à côté de Jean sur la causeuse. Ils ont feuilleté ensemble un album de photographies. Un parfum de tabac blond s'échappait des vêtements du jeune homme. Elle s'était approchée du visage de Jean à le frôler. Mais il était resté sage. Que pouvait-elle faire de plus ? Une ridicule déclaration ? Elle avait senti qu'un abîme les séparait. « Vous avez un type qui me plaît », lui avait-il dit gentiment. Jean est un artiste. Il a formé sur elle un jugement esthétique. Mais où est l'amour ? Elle n'est pas un portrait, elle veut vivre. Vous avez un type qui me plaît : dérisoire consolation.

Marthe s'est arrêtée, anxieuse, s'est appuyée sur son balai, le menton sur son poing. Elle tressaille. Jean a passé, lui a fait un petit salut gracieux. Une mèche blonde, que le mouvement de tête a dégagée, frise sur son front. Le teint de Marthe a pris la pâleur verdâtre des vératres de nos montagnes. Le cerne de ses yeux s'est agrandi. Jean dirait en esthète : vous avez un cerne qui me plaît.

Elle est là, sur le septième cercle qu'elle a ébauché dans la poussière, près du lilas. Elle a atteint le fond de la douleur. Il est impossible de descendre plus bas. C'est injuste, elle n'a pas mérité cette souffrance. Un vertige l'a saisie. Elle se sent horriblement faible. Ses jambes se dérobent sous elle. La nuque lui fait mal, comme si des griffes de fer l'égratignaient. Elle se cramponne à son balai comme le naufragé à son mât. Seule jusqu'au bout, jusqu'au jour où la mort viendra la prendre, bientôt peut-être, pour la libérer. Marthe a comme un poids très lourd sur la poitrine, elle en est écrasée, sa respiration en est gênée. Le cœur lui fait mal. Oui, la mort viendra bientôt. Déjà Marthe voit les choses à travers un brouillard. Les gens-qui-

vont-au-lait la saluent en passant. Ils s'agitent dans ce brouillard, vaines ombres. Elle ne peut pas répondre. Ses lèvres sont scellées. Elle ne peut que regarder, hagarde, ce cortège. Là, sur le septième cercle, dans la poussière, elle a heurté les bas-fonds du désespoir. Pauvre épave brisée sur les récifs. La poussière des embruns aveuglent l'abandonnée. Elle n'y voit plus qu'à peine.

* * *

C'est un matin de juillet. La boutique est bourdonnante de mouches. Marthe, accotée contre le vitrage d'une armoire, médite.

Maintenant, je sais qu'il m'aime, un instinct m'en assure. Mais toi, mon tourmenteur, tu ne me fais pas peur, je tiens à te le dire.

La porte s'ouvre. La grêle sonnerie retentit. Marthe tressaille. Son regard noir et sévère a une fixité terrible. Elle a cru que son persécuteur, celui qui l'empêche de rejoindre Jean, daignait enfin jouer franc jeu et se montrer. Elle pourrait avoir avec lui une conversation loyale. Mais non, c'est Hilda de la Boulangerie qui vient aux emplettes.

— Que voulez-vous, Madame ?

— Cinq kilos de sucre gros déchets. C'est pour la confiture.

Marthe a ouvert le tiroir. Armée de la pelle, elle en racle le fond. La provision est épuisée. Il y en aura juste assez. Il faudrait remplir le tiroir de nouveau. La maison de gros a amené, il y plus d'un mois, un sac de sucre. Marthe n'a pas encore osé le déficeler, car le persécuteur est là dès qu'elle est seule. Il est invisible à cause du filet dont il est revêtu ; mais elle sait qu'il est là. Elle préférerait qu'il se montrât. Elle l'a déjà maintes fois adjuré de le faire, mais le misérable se plaît à la torturer. Marthe a posé sur le plateau de la balance le lourd cornet gris. La pelle à la main, elle enlève des prismes scintillants, en remet. Il est difficile de peser le sucre en longs morceaux. Elle songe. Jean m'aime, un instinct m'en assure. D'ailleurs, je vais lui écrire si c'est oui ou si c'est non. Hilda prononce un avis mesquin :

— Les cerises sont abondantes, cette année. Il faut en profiter.

Marthe ne répond pas. Elle est perdue dans ses pensées. Il m'aime. Quel bonheur ce serait s'il

n'y avait pas ce persécuteur pour nous empêcher de nous rejoindre.

— J'aime beaucoup les merises, ajoute Hilda. Il faudra que je tâche de m'en procurer aussi quelques kilos.

Qu'importent les merises. A l'idée du persécuteur, Marthe a serré les lèvres. Une sueur froide perle sur son front. Que viennent faire ici des merises ? A quoi tend ce vain bavardage ? La pesée est parfaite. Les cinq kilos sont là, ni plus, ni moins. Marthe ferme le cornet avec des gestes précis. Hilda lui a remis un billet de cinquante francs. Elle rend la monnaie avec la dextérité d'un commis de banque. Elle donne des timbres-escompte : il en faut huit. Hilda dit encore :

— Que le temps est beau.

Marthe a répondu du fond de son rêve avec l'exactitude d'un automate :

— Oui, le temps est beau pour la fenaison.

Marthe ne peut pas broncher. Elle est escortée, soutenue par cette troupe d'années, toutes ces années grises qu'elle a passées derrière ce comptoir. Hilda est partie. La grêle sonnerie a retenti. Les mouches bourdonnent de plus en plus.

O mon fiancé, je t'adore, viens à moi. Si tu savais combien je souffre hors de ta présence. La moindre brise agite les boucles de tes cheveux. On dit que tu as une fiancée. Ce n'est pas vrai, je le sais. Ils ont beau dire, ceux qui le prétendent pour me torturer ; je ne les ai jamais crus. Et maintenant, ils m'envoient ce démon invisible dont je sens peser sur moi les regards. Mais je n'ai pas peur de toi, être malfaisant, et je n'hésiterai pas à te le crier : « Il est mon fiancé et rien ne nous séparera jamais ». Tu seras confondu, toi et ceux qui t'envoient pour me faire perdre courage et me forcer à renoncer à lui. D'ailleurs, tu sais que je ne renoncerai pas à lui. Alors, tu attends pour me saisir par la nuque lorsque je tournerai le dos. Or, je te déclare que tu ne pourras jamais me prendre par surprise. Je resterai là tant qu'il faudra, tranquillement adossée au mur.

Marthe, les bras croisés, défie son adversaire dans la boutique sombre. Depuis plusieurs mois, elle n'a plus ouvert les sacs, les caisses de marchandises qu'on lui a livrés. Elle fait la grève parce que le persécuteur est là, narquois. Elle fait même plus : elle défend sa vie. Elle sait que si elle se penche

sur une caisse pour la déclouer, l'adversaire la saisira à la nuque et l'enverra rouler, râlante, sur le plancher rugueux et gris.

La sonnerie a retenti. Marthe a croisé plus étroitement ses bras et froncé les sourcils. Ses yeux se sont agrandis. Non, ce n'est toujours pas l'adversaire, qui est trop lâche pour se montrer. C'est une amie, Germaine.

— Qu'est-ce que tu as, ma pauvre enfant ? Tu as l'air terrorisée.

— Je me défends. Il ne m'aura pas, malgré l'avantage que lui procure son invisibilité.

— Que dis-tu là ?

— Je sais ce que je dis. J'ai demandé du secours. J'ai écrit par deux fois aux autorités. On ne m'a pas répondu. Il faut bien que j'organise ma défense si je veux vivre.

Germaine n'a pas insisté. Prise de peur, elle a demandé une bobine de fil et s'est hâtée de partir.

Midi sonne à l'église. Marthe, le dos toujours à la muraille, s'est glissée jusqu'à la cuisine. Elle ne fait plus de feu, ne prépare plus de repas, ne lave plus la vaisselle, ne fait plus sa toilette. Chaque matin, un gamin vient lui apporter du pain et du

lait qu'il dépose sur la table de la cuisine. Cette table est devant un banc rangé contre le mur. Marthe s'assoit sur ce banc, le buste droit, la tête haute, le défi dans le regard. Elle boit son lait cru, taille son pain à l'aveuglette, le regard fixé sur l'endroit présumé que hante l'adversaire.

O mon fiancé. Je t'ai attendu des années. Maintenant que je suis seule dans cette maison, en proie à ce démon, viens me secourir. Nous nous en irons très loin, dans un autre pays où il n'y aura plus de tourments. Nous voguerons, chéri, sur la grande mer. Nous respirerons l'odeur des orangers en fleurs. J'aime tes yeux, la couleur de châtaigne de tes yeux. Viens, mon adoré, m'arracher aux puissances des ténèbres. Viens, par ta simple présence, mettre en fuite ce maudit qui me regarde sans trêve pour me démoraliser. Il y a longtemps que ce supplice dure. Il est temps qu'il finisse. Il finira.

* * *

C'est un matin d'août, à sept heures. Un rayon de soleil s'est infiltré dans la boutique. Il a dansé avec la poussière. Il a fait étinceler le cuivre de la

balance, il a embrasé les vitrines à coulisses. Un gamin est entré, qui a acheté des lacets de souliers. Elle a enroulé les lacets dans un morceau de papier fort qu'elle a déchiré proprement en se servant du bord du comptoir comme point d'appui et comme règle. Elle a rendu sur un franc la somme de soixante-quinze centimes en prenant diverses piécettes dans diverses cases, comme on joue de l'accordéon. Elle a donné au gamin un bonbon acidulé.

Le garçonnet est parti. Le silence est pesant. Mais elle sourit. Elle a un projet en tête. Les mains derrière le dos, elle s'est appuyée contre le rayonnage. Elle a saisi une boîte d'allumettes, sournoisement. Le démon n'a rien vu. Elle le fixe comme d'habitude, en prenant des allures de dompteuse. (Tu entreras dans la cage, mon petit.) Elle se faufile jusqu'à la porte du jardin. Puis, brusquement, ramassant tout son courage, elle court d'un trait vers le grenier. C'est, à dix mètres de là, une cabane de bois à la façon d'un petit chalet sans fenêtres, dressée sur des blocs de pierre. On y accède par quelques échelons. On entrepose dans ce local la provision de fagots pour l'hiver. Marthe s'élance

sur l'échelle, s'engouffre dans le réduit, jette la boîte d'allumettes enflammées derrière le tas de fagots, puis se poste contre le montant de la porte. Le démon entre. Son regard pèse sur Marthe. Elle le sent à des picotements dans les bras, comme lorsqu'on est exposé trop longtemps aux rayons ultra-violets, à la lampe de quartz. Les regards du monstre lui picotent la peau. Mais il a fini de rire, le monstre. Sans crier gare, Marthe s'élance au dehors, repousse la porte avec une violence extrême, donne un tour de clé. C'est fait.

Marthe redescend l'échelle, légère, gaie comme une fillette, se retourne, regarde son œuvre. Le grenier se met à ronronner. Une flamme jaillit entre les bardeaux. L'épicière rentre dans le magasin. Germaine ne tarde pas à accourir.

— Qu'as-tu fait, malheureuse ?

— Une besogne qui devait être accomplie. Je t'ai avertie. Je me suis sauvée moi-même, car je ne pouvais compter que sur mon propre courage.

Jamais il n'y a eu autant de clients que ce jour-là dans la boutique. On entrait, on sortait, c'était un va-et-vient incessant. Marthe est livide, épuisée par la lutte qu'elle mène depuis des mois. Mais

elle est heureuse. Un sourire erre parfois sur ses lèvres décolorées. Elle a dû métrer des étoffes. Elle a fait crisser la toile en appuyant avec les ciseaux entr'ouverts pour la couper droit fil. Elle a rempli de moutarde un verre, en a essuyé le bord avec un bouchon de papier, méticuleuse comme toujours.

Elle mène deux vies de front : cette vie fausse de la boutique et la vraie qui est en elle, celle de derrière ses yeux.

Jean, nous vendrons le magasin. Nous irons vivre à Sorrente. Tu créeras l'œuvre que tu portes en toi. Je serai ton Egérie. Tu verras, nous ferons, à nous deux, de grandes choses maintenant que nous nous sommes rejoints.

Le lendemain, le médecin emmenait, dans sa voiture, Marthe à la maison de santé. On ne se sentait vraiment plus en sûreté à Rueyres. Elle aurait pu mettre le feu aux granges.

III

ORAGE

Il est deux heures du matin. Rueyres repose dans le plus profond silence. C'est à peine si, parfois, un chien que ses rêves agitent tire sur sa chaîne ou si un coup de vent fait bouger un volet. Les étoiles et les nuages jouent à se poursuivre dans le ciel.

Eva, à une fenêtre de la ferme de l'Etang, est seule à regarder cette partie de cache-cache céleste et elle rit intérieurement à ce spectacle comme une jeune fille qui, au culte, enfonce son mouchoir dans sa bouche pour ne pas pouffer au nez du pasteur. Eva n'a pas envie de dormir. Elle sent en elle une exubérance de fillette qui voudrait sauter à la corde, renverser sa camarade en la surprenant par derrière. Cette paysanne a pourtant près de la cinquantaine. Mais l'air frais de la nuit qui

pénètre dans sa chambre en gonflant les rideaux, l'affole.

Il faut agir.

En attendant, Eva passe ses mains sur ses bras nus, ses bras intacts de jeune fille, que ressuscite pour un instant la douce pénombre, ses bras duveteux. Elle songe à la grande fille blonde qu'elle était, la belle payse de Sur-les-Monts, quand elle allait, court vêtue, pêcher les écrevisses ou que les bras tendus elle portait au four banal les tartes aux prunes dans la lumière douce d'un matin de brouillard.

Il faut agir.

Eva sent bouillonner en elle une force nouvelle, étrange. Elle effleure, de ses mains croisées, sa poitrine et continue à rire sous cape, car elle sait ce qu'elle va faire.

Il y a dans l'Oche Marion une source qui doit luire maintenant sous les étoiles. L'eau fuit dans la mousse, près d'un bosquet de frênes. Cette eau étancherait la soif la plus tenace et c'est d'elle qu'Eva a soif précisément cette nuit.

La paysanne se faufile dans la chambre de son fils. René repose sur le dos, un bras hors du lit. Il a

le grand corps souple et solide d'Eva, ses cheveux blonds et drus. Eva contemple un instant cette réplique d'elle-même, cet air de Sur-les-Monts que le garçon possède pour toute richesse. La noctambule effleure de ses lèvres le front de son fils. Le gars s'éveille sous la douce caresse.

— Qu'as-tu, maman ?

— René, j'ai soif.

Eh ! bien, tu ne peux pas aller boire un peu d'eau dans le puisoir à la cuisine ? Tu sais bien que j'ai renouvelé hier soir la provision. C'est toi-même qui m'as dit de remplir la seille. Que tu es drôle, maman !

Eva a ri de tout son cœur.

— Non, René. Sais-tu pourquoi je suis venue ? Je voudrais boire de l'eau de l'Oche Marion. C'est son goût de noisette qui me hante ce soir. Sois gentil, mon grand, lève-toi. Tu m'éclaireras avec le falot. Fais doucement afin de ne pas réveiller les autres.

Le gars s'est habillé en bougonnant. Il trouve que, pour le coup, sa mère exagère. Mais, au fond, cette aventure nocturne n'est pas pour lui déplaire. Les cheveux embroussaillés, les paupières gonflées

de sommeil, il s'engage sur le sentier. Eva s'est appuyée à son bras. Le falot jette au-devant d'eux sa lueur vacillante. La paysanne presse le pas. René la retient de courir. Elle parle, avec vivacité, d'autrefois. Toutes sortes de souvenirs lui reviennent. Elle évoque un régent, depuis longtemps défunt, qui avait dit un jour à ses élèves : « Mes enfants, vous ne viendrez pas mercredi à l'école parce que je vais à la foire, ni jeudi, parce que je serai malade ». Il n'a pas été étancher sa soif à l'Oche Marion, celui-là. S'il avait bu de cette eau, il n'aurait pas eu mal aux cheveux le lendemain. La réflexion saugrenue qu'elle vient de faire, provoque chez Eva un tel accès d'hilarité qu'elle doit se cramponner des deux mains au bras de son fils pour ne pas s'affaler de faiblesse sur le sol. René se sent gagné par la contagion. Mais il est un peu interloqué. Un paysan doit rester pondéré. Ces démonstrations le gênent.

— Remets-toi donc, maman, voyons. D'ailleurs, regarde, on est presque arrivé.

Eva a quitté brusquement René et a couru vers le bosquet dont la masse noire se découpe sur le ciel tourmenté. Elle s'est agenouillée dans l'herbe et a

bu de l'eau à même la gouttière de bois, après quoi elle en a rempli une gourde comme si c'était là celle du Jourdain.

— Allons, viens, mon grand. Nous rentrerons par le chemin du cimetière. Je veux me recueillir un moment avant de me recoucher.

René a regardé sournoisement sa mère. Il n'a dit que « si tu veux », en haussant les épaules. Et le couple s'est remis en route à la lueur dansante du falot. Eva aborde des histoires de feux follets qui sautillent ainsi et risquent d'enflammer les jupes, surtout si l'on se met à courir pour leur échapper. René reste sceptique et entr'ouvre le portail qui tourne mal sur ses gonds rouillés. Sa mère voudrait qu'il retournât au logis et la laissât seule un instant. Mais il n'y tient pas, se sentant la responsabilité d'un gardien.

Eva erre entre les tombes de ses parents, redresse une branche de rosier, repousse loin de l'inscription le lierre qui rampe sur la dalle funéraire. Elle songe à ses vingt années de mariage et de servitude, à cette odieuse belle-mère, cette Madelon que le Diable puisse emporter. Jour après jour, entre la bru et cette femme cauteleuse et doucereuse, une

lutte d'influence s'engage, dont l'enjeu est le mari d'Eva. Eva est restée attachée à son époux malgré les défauts de caractère de ce despote, une cruauté secrète que pallie mal un masque d'hypocrisie. Que de fois, dans un champ solitaire, les avait-il frappés, elle ou son fils, du manche de son fouet. De ces tares, elle aurait pu s'accommoder si elle n'était en butte à la haine de sa belle-mère qui suscite à tout instant des motifs de querelle. Cette vieille va jusqu'à insinuer qu'Eva aguiche les domestiques, et ses accusations se multiplient surtout depuis qu'on a engagé un jeune vacher assez séduisant.

Vingt ans de travail sans répit ; vingt ans à courir derrière le troupeau de vaches, une gaule à la main, pour les mener aux champs ou à l'abreuvoir ; vingt ans de fenaisons et de regains dans les prés éloignés où elle se rendait par le gros du jour, à bicyclette, penchée sur le guidon, un râteau sur l'épaule ; vingt ans de moissons, à nouer des javelles; vingt ans à repriser les chemises raides de toile de chanvre, à mener, une hotte de fer sur le dos, le lait chez le peseur ; vingt ans à endosser d'injustes accusations. Il arrive un jour où l'on

fait le bilan de sa vie, où l'on voudrait prendre des vacances, changer d'atmosphère, trouver une diversion. Il y a de ces journées sans œillères où l'on voit tout son passé et tout son avenir d'un seul coup. C'est le dernier sursaut de la jeunesse et l'on se crie à soi-même : il faut changer. Mais peut-on changer ? Eva pourra-t-elle faire autre chose pendant quinze ans encore, jusqu'à ce qu'elle parvienne au seuil de la vieillesse, que de se courber sur sa bicyclette ou de courir derrière ses vaches ? La destinée vous entraîne, que vous regimbiez ou non.

C'est cela qu'Eva est venue méditer auprès de ses morts, de son père, de sa mère, de ses sœurs qui sont là sous la terre de Rueyres, les témoins de son enfance, des exilés de Sur-les-Monts.

La paysanne puise dans cette méditation un peu de courage. La paix descend dans son cœur. Son excitation diminue. Son grand corps souple et solide ne fuit plus dans la nuit comme chassé par une rafale ; il se glisse calmement parmi les ombres que simulent les ifs et les lilas en buissons. René attend près du portail que sa mère ait terminé ses effusions. Il a déposé le falot à terre. Son

attention s'est portée sur un hérisson qui trotte le long de la haie et qu'il essaie d'attraper avec des moyens de fortune.

* * *

On a été faire les regains à l'Oche Marion. Ils sont tous là : Eva, René, le père et le séduisant domestique. Le maître de l'Etang pousse ses gens au travail. Le temps est à l'orage, c'est pourquoi le maître n'a pas voulu qu'on consacrât plus de quelques minutes au goûter sur l'herbe. Il serre ses lèvres minces sous ses fines moustaches en crocs et il en laisse échapper de brèves menaces qui sont comme les sourds grondements de l'orage. Ce qui l'agace surtout c'est qu'Eva ne travaille guère et joue à la jeune fille. Elle fait ses andains en zigzags, elle qui les aligne si bien d'ordinaire. A tout instant, elle quitte là son râteau, s'agenouille près de la source, s'amuse à faire flotter des brins d'herbe dans le ruisseau, prend des tiges de plantain qu'elle tresse comme de l'osier. Le maître de l'Etang n'ose pas agir. Il sent que, cette fois, il va perdre la partie. Une peur vague le saisit. Mais

il a été complètement désarmé lorsqu'Eva s'est jetée sur un gros tas de regain que le domestique est en train de façonner et s'est mise à rire convulsivement. Le maître est resté un moment pantois, à tenir les deux bouts de son fouet qu'il avait passé autour de son cou. Puis, prenant une mine gouailleuse pour cacher sa défaite, il a tenté de donner issue par des paroles à sa cruauté qu'il ne peut plus satisfaire par des actes. Il a dit à René :

— Regarde ta mère, elle est folle.

Puis il a ricané. Mais René, toujours plus sournois, n'a rien répondu et s'est contenté de hausser gauchement les épaules, les yeux fichés sur son travail.

* * *

C'est lorsque l'on est rentré à la ferme que le drame a éclaté. L'atmosphère était toujours plus lourde. Vers le sud, du côté du lac, le ciel était noir comme un vol de corbeaux. Pendant que René et son père déchargeaient le regain dans la grange, Eva est allée s'asseoir sur le banc derrière la maison. Madelon était à quelques pas devant sa

bru et s'occupait à couper une salade pour le repas du soir. C'est une septuagénaire méticuleuse, ordonnée. Une fois redressée, tout en enlevant les limaces qui se traînaient sur les feuilles terreuses, elle a adressé à sa belle-fille, d'une voix douce et de sa bouche sinueuse, ces paroles provocantes :

— Vous devriez repriser des draps ; moi, je n'y vois plus guère et nous n'en avons plus un d'intact.

Eva s'est levée, furieuse. Elle s'est campée dans une attitude menaçante devant Madelon.

— Taisez-vous, vipère. Plus un mot, ou je vous arrache votre langue et je vous casse vos dents venimeuses. Il y a longtemps que vous me faites la vie dure, mais je ne suis plus disposée à me laisser brimer par vous. Il faudra que votre fils choisisse entre vous et moi. Nous ne vivrons plus désormais ensemble sous le même toit.

Madelon a répliqué, les lèvres violettes, le front pâle :

— C'est ce que nous verrons.

Alors Eva s'est ruée sur la vieille femme, lui a tordu les poignets et, d'un coup de poing en pleine poitrine, l'a jetée sur le carreau parmi les salades. Elle s'est mise à piétiner sa victime terrassée, à lui

faire manger de la terre. Aux cris poussés par la malheureuse, le maître s'est précipité à son secours, mais Eva s'est jetée sur lui et lui a labouré le visage de ses dix ongles.

René n'a plus reparu de toute la soirée. Le lendemain, on a dû envoyer à l'asile Eva dont la fureur ne cessait que pour faire place à une gaieté forcenée.

* * *

Les mois ont passé. Eva a terminé ses vacances. Elle est rentrée au logis. Elle a repris exactement sa vie d'autrefois. Elle court derrière les vaches, elle enfourche son vélo pour se rendre aux champs. Seulement, Madelon n'est plus là. On n'entend plus parler d'elle. C'est le maître de l'Etang qui a changé. Le dimanche, comme un jeune époux sentimental, il se promène avec Eva en lui offrant le bras. Quelquefois, il pousse jusqu'au cimetière où Eva veut communier avec ses morts, et, quand il a entrebâillé le portail, il laisse sa femme se glisser la première dans ce champ de paix.

Une femme si travailleuse lui est plus précieuse qu'un cheval à un dragon.

IV

LE DIEU JALOUX

C'était une petite fille au regard si clair qu'il était comme une vitre bien lavée et qu'il ne pouvait certainement rien cacher de ce qui se passait dans l'âme. Les cheveux de Laurette frisaient comme la toison de l'agneau du Seigneur. Le premier dimanche de chaque mois, son père lui donnait, ainsi qu'à ses sœurs, de quoi acheter, chez la mercière, un ruban, rose de préférence. Si elle l'avait égaré, les conséquences eussent été terribles. Aussi en tressait-elle un bout dans ses cheveux avant de faire le nœud. Son tablier du dimanche était neuf et raide et quand, l'après-midi, elle allait avec ses sœurs aux alentours de Rueyres cueillir dans les champs des bouquets, elle avait l'air d'une poupée exposée dans une vitrine. Les fillettes traversaient le village en se donnant le bras tandis

que René, sur son vélo, tournait autour du groupe inlassablement. La semaine, Laurette, portait généralement un tablier décoloré par les lavages et qui se terminait au bas par une large bande de couleur vive parce que, pour l'allonger, on en avait décousu l'ourlet. Elle était drapée dans son sarrau comme l'enfant romain dans la robe prétexte bordée de pourpre.

Chaque soir, sur le coup de six heures, quand ils s'attendaient à voir d'un moment à l'autre le père rentrer du travail, les enfants, affairés, sous l'auvent, s'occupaient à leurs menus devoirs. Ils s'étaient chamaillés toute la journée, avaient joué dans les granges, mais maintenant l'une des fillettes apprenait sa géographie, énumérait à mi-voix les sommets du Jura : le Chasseron, le Chasseral, le Creux du Vent, la Tête de Ranz, une autre écossait des pois et René, avec une subite application, balayait la terre moussue d'entre les pavés ronds.

Quand le père, avec sa blouse bleue ballonnée, sa casquette de chef d'équipe et son cor en bandoulière, surgissait au coin de la ruelle, tous se levaient et, en chœur, saluaient ce Dieu fort et jaloux d'un « Bonsoir, papa » clair et vibrant

comme un hosanna. Mais Laurette, qui avait aidé sa mère à la lessive ou à la couture, n'avait pas besoin de prendre une voix de clairon ou de flûte, et il n'y avait pas de feinte dans son air innocent. C'était une fillette dont on savait que le témoignage était véridique.

A l'âge de quinze ans, elle alla en condition chez le pasteur. On l'aimait bien parce qu'elle s'entendait, autant qu'aux gros travaux, aux tâches minutieuses. Le matin, elle cirait le parquet du salon, faisait briller les chandeliers d'argent ou sarclait les plates-bandes. Mais l'après-midi, elle s'asseyait dans la tonnelle, au jardin de la cure, auprès de sa maîtresse. Elle retournait des draps ou apprenait à se tailler une robe.

Quand elle allait aux emplettes, elle faisait volontiers un bout de chemin avec Jean ou Léon selon le hasard des rencontres. Au crépuscule, quand elle avait fini sa journée à la cure, Laurette, qui s'apprêtait à rentrer à la maison, aimait à s'attarder auprès d'un groupe de jeunes gens d'où s'échappait à tout moment pour un cent mètres un cycliste impatient, avec ces écarts brusques des chauves-souris qui, à cette heure, inquié-

taient les filles. Mais Laurette n'avait pas de liaison particulière avec l'un ou l'autre de ces garçons. C'est qu'elle savait que son père aurait vu d'un mauvais œil ces fréquentations. Elle vivait sous la loi du Dieu fort et jaloux qui a dit : « Tu n'auras pas d'amant devant ma face ». C'est pourquoi, le dimanche, elle prenait soin de se promener toujours avec ses sœurs, ce qui n'empêchait pas les garçons de rejoindre le groupe, comme par hasard, en bons camarades. On allait même ainsi en devisant jusque vers les bois.

* * *

Quand elle eut dix-neuf ans, Laurette put entrer, grâce à l'entremise du pasteur, dans une clinique de la ville. Elle s'appliqua à un tas de petites tâches importantes pour que les malades pussent reposer dans des lits bien blancs et voir un coin de jardin, quelques branchages, à travers des vitres nettes. Elle nettoyait aussi les instruments de chirurgie.

Elle ne tarda pas à faire la connaissance du garçon boulanger qui venait chaque matin apporter

le pain dans sa camionnette et qu'elle était chargée de recevoir. Lucien avait comme elle des cheveux frisés blonds et gras et de bonnes joues rouges. Ils s'entendaient, tous deux, à merveille. Le dimanche, ils allaient, avec des amis de Lucien, assister à des matches, et l'on revenait le soir en long cortège bruyant. Laurette, au bras de Lucien, songeait à des fiançailles.

Elle se voyait déjà patronne, astiquant, dans une boulangerie, le cuivre de la balance romaine, une boulangerie qu'elle imaginait semblable à celle de Rueyres, toute odorante de pain chaud, avec, le long des parois, des sacs dodus et doux au toucher d'où s'élève, quand on les caresse, une fine poussière blanche. La vie regorge de possibles et partout du travail vous attend. Aujourd'hui vous stérilisez des instruments petits et lourds dans la main et qui brillent comme de l'argent ; demain, peut-être, vous tournerez un interrupteur et les palettes du pétrin mécanique se mettront à brasser la pâte en larges ondes. On est prête à s'adapter aux circonstances, à apprendre un nouveau métier. On était hier la fidèle servante du père ; aujourd'hui on l'est du chef de clinique qui, sanglé dans

sa blouse au col droit de tunique, vous jette un regard apaisant et, demain, on sera au côté de son mari dans la boutique prospère. La vie est belle. Il fait bon se livrer à l'espérance au bras de Lucien.

Quand on était de retour en ville, on s'installait en bande sur la terrasse d'un café et Laurette, comme les autres, vidait son verre de vin blanc. Alors, folle d'amour et de gaieté, elle embrassait sur les deux joues son ami au moment de le quitter. Mais c'était la bouche de Laurette que Lucien convoitait.

* * *

Laurette a le front barré d'un gros pli. Depuis deux semaines, elle a le front barré. Elle porte le stigmate des affres mortelles. Elle a été voir Lucien qui n'est plus guère empressé aux rendez-vous. Elle a supplié Lucien de lui épargner le scandale. Il avait l'air embarrassé, et il a ricané pour dissimuler son embarras. Il lui a énuméré les raisons qui l'empêchaient de se marier. Il les a comptées sur ses doigts où luisait une bague d'aluminium.

Alors elle a compris que tout était fini. Elle s'en est retournée, l'âme égarée. Le monde est devenu subitement noir pour Laurette. Et elle sait que plus jamais il ne redeviendra serein. Elle sait qu'elle est engagée dans un affreux combat qui n'aura d'issue que dans la mort. Elle a l'obsession de la mort. Il vaudrait mieux mourir. Alors tout s'arrangerait. Mais mourir est une chose terrible quand on a vingt ans et de bonnes joues rouges. C'est que sur son chemin est apparu l'ange cruel du Seigneur et il lui a rappelé la loi : « Tu n'auras pas d'amant devant ma face, car je suis le Dieu fort et jaloux ».

Laurette continue à servir sans défaillance dans la conviction qu'il faut être fidèle. Aujourd'hui on l'a chargée de récurer les corridors. Agenouillée sur les dalles, elle tient à deux mains la brosse de chiendent, car elle veut faire disparaître une vieille tache rebelle. Elle a les mains rougies par l'eau de soude du baquet, qui est presque bouillante.

« Comment le dire à papa ? Il me tuerait. » Le monde est devenu noir. « Comment le dire à papa ? » La nature est en deuil ; il n'y aura plus jamais de joie ni d'espérance. Tout sera bientôt

consommé. Il y a cette loi impossible à transgresser : Tu n'auras pas d'amant devant ma face. « Comment le dire à papa ? Mais comment le lui dire ? Oh ! pourquoi Lucien ne veut-il pas ? Mais c'est affreux; mais qu'est-ce qu'il faut donc faire?»

Laurette a fini de brosser. Elle tord une serpillière pleine d'eau noire. Toutes les voies de l'avenir sont fermées, comme lorsque maman avait abaissé les barrières et attendait, armée de son drapeau rouge, l'arrivée du train et qu'on avait le cœur battant parce que l'on percevait déjà le grondement du monstre. Mourir. Il vaudrait mieux mourir pour échapper à cette angoisse qui vous serre le cœur, vous sèche la gorge. Il y a ce dilemme : être fidèle à la loi du Dieu fort et infidèle à la vérité, ou bien être fidèle à la vérité et infidèle à la loi. Avouer au père et être maudite, ou bien mentir, mentir des années et des années, tomber de mensonges en mensonges dans un abîme de mensonges. Quand il est physiquement impossible d'avouer, il ne reste qu'à mentir. Mais quand on a des yeux si limpides qu'ils laissent voir toute l'âme, on n'est pas taillée pour le mensonge. Il faudra bien pourtant.

— Laurette, vous êtes une acharnée.

C'est une infirmière qui passe. Elle a jeté ce mot d'encouragement qui, jusque-là, gonflait de joie le cœur de la jeune fille et qui ne parvient pas aujourd'hui à le desserrer. Laurette n'a pas précisément levé la tête, elle l'a tournée un peu comme lorsque la coiffeuse, de ses mains exigeantes, vous la place dans une position incommode. Elle regarde en dessous et tord ses lèvres pour sourire. De son bras, elle chasse de son front barré un frison qui la gêne.

Elle est encore fidèle à ces petites choses ; elle s'attache encore désespérément à de menus actes, au maniement d'une brosse et d'une serpillière, alors que, dans les grandes choses, la débâcle a commencé. Elle s'accroche encore à une routine familière comme s'il y avait un espoir en elle. Alors qu'il faudra être traître à la vérité ou traître à la loi, il y a encore une petite fidélité possible à d'humbles occupations.

« Surtout, pas d'amant devant ma face. » Et le cœur se serre d'un cran. « Mieux vaudrait mourir, après tout ». Et le cœur se serre encore d'un cran. Les ténèbres ont envahi la terre. Le soleil ne

brillera plus.. Quand on est malade, le monde devient noir. Puis on guérit et le soleil brille de nouveau comme avant. Mais il y a ici un cas plus grave qu'une maladie, une situation sans issue.

Il faudra bien pourtant faire des démarches. On ira chez la praticienne dont Lucien a indiqué l'adresse. Cette matrone dira : « Mais c'est que c'est déjà un peu tard. C'est très dangereux. » On insistera : « Cela ne fait rien. Je vous supplie de me donner une drogue, car comment voulez-vous que je le dise à papa ? »

* * *

Laurette est morte à l'hôpital où l'on a dû la transporter d'urgence un jour qu'elle s'était évanouie à l'office. On a dit au père qu'elle avait succombé à une infection. Celui-ci a aussitôt songé : « Elle se sera piquée avec un de ces instruments qu'on lui faisait nettoyer. Elle a été, au fond, victime de son devoir. » Son grand chagrin est tempéré par l'assurance que Laurette a été sacrifiée à une belle cause. Mais il se trompe sur

la cause, croyant que c'est la science, alors que c'est la loi.

Le culte a été célébré dans l'église de Rueyres. Le cercueil était couvert de fleurs. L'église était un parterre de fleurs. Tout le village était réuni autour de la défunte et de sa famille.

C'est à la fin de la cérémonie, au moment où l'on allait emporter le cercueil, que les gémissements ont commencé. La mère a ouvert le deuil. Elle a laissé échapper une plainte grave, entrecoupée de sanglots. Alors les sœurs ont poussé des cris, appelé Laurette, et puis le thrène a gagné toute l'assemblée. Le gémissement était comme une marée qui montait, puis se retirait pour monter un peu plus haut.

Et parfois s'élevait comme un hurlement de détresse.

Laurette possédait enfin la gloire des martyrs. Elle était sanctifiée par la mort et elle vivrait toujours dans l'âme de ses camarades qui pleuraient maintenant toutes les larmes de leurs yeux, dans l'âme de Jean ou de Léon, sans jamais vieillir, éternelle, et douce, et compatissante jeune fille aux joues roses.

Et le vieux père, au fort des gémissements, songeait à la merveilleuse stèle qui serait placée sur la tombe. Il ferait graver dans le marbre une colombe tenant en son bec un rameau d'olivier aux feuilles dorées.

V

PROPHÉTIES

Quand, enfants, par un matin de novembre, nous hésitions, saisis par l'air vif, sur la plus haute marche du perron, derrière la maison, un spectacle étrange s'offrait à notre vue. Devant nous s'étendait le pré tout blanc de gelée. Il avait pris l'apparence d'un champ de prêles. Le brouillard traînait ou plutôt les vapeurs de la nuit se dissipaient difficilement, s'agitaient en tout sens dans un désordre de départ. Sous le pommier défeuillé, le porc qu'on égorgeait poussait ses derniers vagissements. Un baquet recevait son sang. Une odeur âcre nous prenait à la gorge, celle du bois qui brûlait mal sous la chaudière, odeur mêlée peut-être au remugle du sang et aux fades effluves du brouillard.

Le grand jour de la boucherie commençait. Nous nous réjouissions parce que nous avions avec

nous pour toute la journée celle qu'on appelait communément, à Rueyres, tante Gertrude. Avoir tante Gertrude jusqu'au soir, cette perspective nous procurait un curieux sentiment de sécurité et il n'aurait pas fallu qu'on nous dît : « Non, elle partira à midi ; elle doit retourner chez elle pour préparer son repas. » Une demi-journée eût manqué de charme : nous aurions perdu notre assurance. Ce qu'il nous fallait, c'était la journée entière sans oublier le repas de midi. C'est par ces vœux et ces obscures sensations d'aise ou de malaise que nous mesurions l'étendue de notre sympathie.

Pendant ces grands jours de Rueyres, qu'il s'agît de la boucherie ou des lessives trimestrielles, nous prenions nos repas à une table plus vaste qu'à l'ordinaire et tante Gertrude, de sa haute taille, semblait présider la tablée. Nous lui donnions cinquante ans et nous étions incapables d'imaginer qu'elle eût été une fois une jeune fille, là-haut, dans le Gessenay, au pays allemand, et qu'elle eût brodé des mouchoirs auprès des géraniums, à la fenêtre du chalet brun. Elle avait pourtant gardé de ce temps-là son chignon de tresse qui n'est plus

guère porté à Rueyres. Mais cette tresse s'était bien amincie et les cheveux étaient gris. Avec son nez busqué, ses yeux noirs et perçants, elle avait la physionomie d'un aigle. Son grand corps osseux était serré dans une jaquette à manches bouffantes près des épaules et dont le drap noir avait pris, avec les années, une teinte vert sombre de forêt. Un fichu rouge était noué autour de son cou. Elle nous apparaissait légèrement embrumée derrière les vapeurs qui montaient de la soupière comme d'un holocauste. Nous épiions le moment où elle prononcerait sa formule liturgique.

— A propos, nous vous félicitons pour le mariage de votre fille, disait maman.

Gertrude répondait :

— Bien sûr, elle est heureuse, elle a trouvé un bien gentil mari. Oui, oui, oh oui ; hé oui, hé là oui.

Cette étrange clausule revenait à la fin de chaque déclaration. Cela commençait par un aboiement joyeux, une véritable allégresse et se terminait par une complainte, car le « hé là oui ! » était récité sur le ton de la plus grande lassitude, comme si un espoir s'était, d'un coup, brisé.

— Tante Gertrude, vous avez eu de belles moissons cette année.

— Oh ! oui, les épis étaient bien gros. Le blé du champ des Valleyres était un peu versé, mais on ne peut pas se plaindre. On a eu bien du bon temps. Oui, oui, oh oui ; hé oui, hé là oui.

— Votre mari est plein d'ardeur ces jours. On le voit passer avec sa pioche sur l'épaule.

— Oh ! oui. Quand il est en goguette, on ne peut pas en faire façon, mais quand il travaille, pour ça il n'y a rien à dire, c'est un travailleur. Oui, oui, oh oui ; hé oui, hé là oui.

Le refrain rituel, de l'alléluia, passait à la litanie, du mode majeur plein de rires étouffés, au mode mineur gros de larmes retenues. Derrière les vapeurs qui s'échappaient à flots de la soupière, Gertrude prophétisait comme une devineresse, un aigle perché sur son épaule. Elle semblait pressentir des heures graves et craindre les tragiques essaims du malheur que l'excès du bonheur attire. Le fastueux roi Polycrate, se méfiant de la jalouse Némésis, avait pensé lui sacrifier son anneau en le précipitant dans la mer, en vain, puisque le joyau, retrouvé dans le ventre d'un poisson, fut rendu à son pro-

priétaire. Ainsi l'Allemande jetait à tout hasard son « hé là » conciliateur dans l'abîme des temps. Mais peut-on conjurer Némésis ?

* * *

On ne peut pas conjurer Némésis, car c'est une déesse inexorable. Gertrude est dans le pré. L'herbe est drue, les graminées haussent leurs folles aigrettes presque jusqu'à vos genoux. Les scabieuses familières montrent ici et là leur tête bleue. La brise, par bouffées, vous envoie de la partie déjà fauchée du pré un frais parfum. La faucheuse s'éloigne avec son cliquetis tranquille, puis elle revient. C'est le bonheur. Oui, oh oui. Gertrude se tient toute droite, un peu rêveuse, un tout petit instant rêveuse. Sa haute taille se dessine sur le ciel où courent des nuages pommelés. Elle a toujours sa jaquette verdie. Sa jupe aux larges plis, au drap huileux et lourd des poussières des ans, descend toute raide jusque sur ses souliers. Elle n'a pas son fichu aujourd'hui, mais elle a mis, en revanche, son chapeau de soleil. Gertrude est un tout petit instant rêveuse sous son vaste chapeau,

face au soleil. Il reste un mince ruban d'herbe haute dans l'étendue du pré fauché. Gertrude se tient près de la lisière de cette herbe haute. Elle rêve à son lointain passé enseveli ; elle revoit le chalet brun, à l'orée de la forêt de sapins noirs, et le pré en pente où elle aimait à se laisser rouler, petite. On a parfois de ces absences quand on est un peu fatiguée. Gertrude n'a pas fait attention à la faucheuse qui s'approche avec son cliquetis berceur. Un couteau l'a happée à la cheville. Elle a poussé un cri, est tombée à la renverse. Le cheval, effrayé, s'est emballé. Elle a été traînée sur quelques mètres. Les couteaux tournaient toujours, inexorables, cisaillaient ses chairs et sa robe.

* * *

On avait eu trop de bonheur, il fallait qu'un jour il cessât.

Finies, les grandes lessives, quand on étend sur les cordeaux les draps lourds et ruisselants qui claqueront sous les chiquenaudes du vent.

Finies, les grandes journées de soleil, quand l'air vibre à l'horizon et qu'on mange, accroupis autour d'un panier, les provisions apportées.

Finies, les grandes boucheries, quand le bois pétille sous la chaudière, ces grosses souches difficiles à faire flamber, et qu'on s'époumonne à faire jaillir la flamme claire qui dissipera la fumée.

Gertrude a précisément essayé de s'y rendre utile cet automne en clopinant sur la jambe qui lui reste, à l'aide d'une béquille. On lui a donné la tâche facile de cheviller les saucissons. Mais elle a glissé sur le sol gras et s'est brisé la jambe. Elle a compris que toute une ère est close, comme a déjà été close, il y a si longtemps, l'ère de sa jeunesse.

Alors elle s'est enfermée chez elle, elle est devenue taciturne et sauvage. Elle ne sort plus qu'au crépuscule pour faire une promenade dans son jardin ou prendre le frais sur le banc devant la maison. Parfois, une amie vient s'asseoir auprès d'elle ou s'accouder à la palissade du jardin pour prendre des nouvelles et en apporter. Gertrude écoute longuement le bavardage de l'émissaire d'un monde dont elle est retranchée. Elle croise les mains sur son genou, son pauvre genou où le rhumatisme s'est mis. Elle exprime dignement, laconiquement son sentiment sur sa situation.

— J'appréhende de passer l'hiver, hé oui.

Après de pareilles épreuves, on n'a plus de plaisir à lancer de joyeux aboiements et on a trop de pudeur pour se lamenter sur son sort. On est trop lasse, on est trop véritablement lasse, on a trop le sentiment d'une lassitude irrémédiable, pour parler de cela. A quoi bon s'étendre sur ses misères. Personne ne comprendra jamais ce que c'est s'il n'a pas passé lui-même par ces épreuves. C'est pourquoi, après cet involontaire hé oui, on a fait un brusque plongeon dans le silence, comme on coupe discrètement un bâillement dont s'est aperçu à temps.

Gertrude a toujours hâte de rentrer dans sa chambre, sa tanière, où elle se sent en sûreté.

De jour, elle se couche toute habillée sur son lit, une vraie cachette d'écureuil ou de pie. On y trouve la boule à repriser les bas, un quignon de pain, la bouteille de remède, des journaux, le châle noir démaillé, le fichu rouge du temps de sa coquetterie, ce fichu qu'elle ne mettra plus, mais qu'elle tient à avoir à portée de sa main. Dans la contemplation de ce fichu, elle s'absorbe parfois, car maintenant elle peut rêver, elle a la permission de rêver. Par

la fenêtre à petits carreaux encrassés qu'envahissent de jour en jour davantage les toiles d'araignées, elle aperçoit un minuscule coin de ciel bleu et le reflet du soleil dans l'eau de la fontaine, cette fontaine avec son grand et son petit bassin où elle a fait pendant quarante ans des lessives. Elle ne veut plus voir ce ciel et cette fontaine. Elle se retourne contre le mur et caresse son fichu couleur de coccinelle. Alors, quarante années sont abolies, le bassin s'abîme dans les ténèbres de l'oubli avec son calcaire mordoré, poli par endroits, tout rongé et caverneux à d'autres ; et le montagneux Gessenay reparaît intact, plein de jeunesse et de rires, avec son ciel plus pur et sa fontaine à l'eau plus froide. Personne à Rueyres ne peut imaginer cela, et, là-haut, Gertrude vit dans le souvenir de quelques-uns comme une morte de vingt ans. Elle porte en elle deux vies que seule elle domine ; c'est son secret à elle, incommunicable. Et maintenant commence une troisième vie, mais il vaut mieux n'y pas penser.

Le soir, dans la chambre obscure, Gertrude s'assied près de la fenêtre et, inquiète, épie le retour du compagnon de son existence. Elle entend l'ivro-

gne venir de l'autre bout du village, elle reconnaît sa traînerie de socques, elle entend ses jurons qui pèsent sur le village endormi et les chants sentimentaux qu'il adresse aux étoiles. Elle entend le bruit de la chute dans le fossé au coin du jardin de Marie. Elle mesure le sinistre silence qui succède. Elle respire lorsque la traînerie de socques a repris et que l'ivrogne s'est remis à brailler sous les étoiles ce refrain improvisé : « Salut, ô toi, Gertrude, ô mon unique amour. » Enfin, quand ce vieil amant est rentré se coucher et que le silence règne définitif sur tout le village, l'infirme se traîne à tâtons jusqu'à la porte d'entrée s'assurer si la barre a été bien mise.

Cette vie ne changera plus, c'est bien fini. Il n'y a plus lieu de craindre Némésis. Il est passé le temps des prophéties et des conjurations.

VI

CADETS

Pour aller à la ferme des Rosaires, il faut quitter la grande voie goudronnée où circulent les autos, prendre un chemin derrière l'église et se diriger vers les collines qui barrent l'horizon. On remonte le cours d'un ruisseau qu'on entend murmurer à l'abri des frondaisons, au fond de son ravin. Le chemin est caillouteux, étroit et sinueux. Au pied des vieux arbres qui le bordent, les poires, les pommes sauvages, petites et surettes, jonchent la poussière. Tout est comme autrefois, alors que ne parvenaient pas encore jusqu'ici les sifflements des trains lointains, mais seulement les coups espacés du clocher de Rueyres quand le vent soufflait de l'ouest. On songe à la rude vie d'autrefois lorsqu'il fallait organiser des battues contre les loups et les

sangliers et que la neige isolait des villages les habitants des fermes solitaires, de ce qu'on appelait les maisons foraines.

Les forêts qui, dans la vallée, ne subsistent plus que par maigres îlots, ici, sur les collines, sont encore maîtresses, et les prés d'un vert clair se défendent mal contre leurs masses sombres. Si, par places, ils empiètent sur la forêt, ailleurs c'est elle qui déferle sur eux, les encercle. Les prés ont conservé un peu de l'humidité des sous-bois si proches : les mousserons y abondent et les pets de loups. Dans l'un de ces prés est assise, à même l'herbe, comme une femme songeuse, la ferme des Rosaires, trapue et basse, sous son grand chapeau de tuiles brunes.

Vers six heures le soir en été, on est sûr d'apercevoir non loin de la maison une femme jeune et un jeune homme, graves et immanquablement occupés à une certaine tâche.

Annette lance du grain aux poules qui vont et viennent autour de ses jupes, précipitamment, comme les oscillations d'un sismographe. Elle a trente ans, n'est pas laide. Sa taille est bien prise, ses joues roses ont une grâce juvénile et, des ban-

deaux bruns de ses cheveux, ne s'échappent pas des mèches négligées. Son corsage échancré, ses bras nus, sa jupe bouffante lui donnent l'air d'une bergère d'un autre siècle. Quand vous passez près d'elle, de derrière le mur moussu que dominent les groseilliers, elle vous adresse un gentil sourire un peu timide.

Quand vous arrivez près de l'écurie, vous rencontrez le frère d'Annette qui mène à l'abreuvoir le troupeau de vaches. Robert est un garçon dans la vingtaine. Il est grand et svelte, d'une souplesse féminine, avec un air de seigneur dans ses vêtements en loques. Il porte la tête haute, il a de beaux traits et des poignets trop fins. Si vous lui dites : « Hé, Robert, ça va ? », il vous répond en écho : « Ça va. » Il laisse filtrer sur vous, de ses paupières mi-closes, un regard froid. Ses lèvres se contournent pour un sourire un peu ironique, un peu réservé. Il ne prolonge pas volontiers la conversation et, si vous n'avez pas soin d'insister en posant des questions précises, il ne tarde guère à s'éloigner d'un pas égal, les épaules effacées, le fouet passé autour du cou. Il s'en va, rêveur, distrait, distant, derrière son troupeau, sans se

retourner. Subitement, il fait claquer son fouet d'un coup sec et cruel et crie à ses vaches son rude oh hé. Puis il reprend sa marche indifférente.

Ainsi, quand vous passez vers six heures le soir en été devant la ferme des Rosaires, vous vous trouvez en présence de ces deux êtres solitaires à la ressemblance de ce pays forestier, la fille à peine touchée par l'âge et qui paraît heureuse et le garçon qui a l'air de ne pas vouloir livrer le secret de son malaise.

Et vous continuez à suivre le chemin poudreux qui, par delà un bois, conduit à Chesalles. Parfois une nuée de corbeaux, sortant vous ne savez d'où, vient s'abattre sur un champ tout près de vous. Les ombres mouvantes des nuages balaient la terre, assombrissent par intermittences le vert des prairies, accroissent la mélancolie des sapins. Vous sentez monter en vous une angoisse. Alors vous vous retournez vers l'endroit d'où vous êtes venus et l'angoisse vous quitte parce que vous apercevez au-dessous de vous le clocher de Rueyres au milieu des toits rouges et tout un vaste pays, des vallées et des collines en contrebas, vaporeuses sous le soleil. Vous vous dites : « La vie est belle ; il ne

faut pas désespérer. Regardons vers les vallées. » Et vous croyez saisir l'âme d'Annette. Cette fille doit regarder vers les vallées. Mais vous ne savez encore rien du secret de Robert.

* * *

Annette a une sœur aînée qui s'est mariée voilà bientôt dix ans et a été vivre à la Sauge, à une quinzaine de kilomètres des Rosaires. La mère avait dit alors à Annette :

— Toi, au moins, ne nous quitte pas. Tu nous es si précieuse ici. Maintenant que le père n'est plus de ce monde, que ferais-je sans toi ? Je compte sur toi pour prendre soin de tes petits frères. Moi, je dois aller aux champs toute la journée avec les ouvriers.

Annette pénétrée de l'importance de son rôle, s'était mise à faire les repas, à envoyer les gamins à l'école, à veiller à ce qu'ils fissent scrupuleusement leurs devoirs. La jeune fille, en ce temps-là, avait aimé le Grand des Gadelles. Elle avait connu les rendez-vous au clair de lune au coin du bois. Mais il n'y avait pas eu de promesses. Le Grand

des Gadelles disait toujours qu'on « verrait quand ce viendrait » et elle songeait qu'au fond, pendant quatre ou cinq ans encore, il lui faudrait rester aux Rosaires où l'on avait besoin d'elle. Puis le Grand était parti s'engager comme valet en diverses contrées. Pendant des années, il n'avait pas reparu. Chaque matin, en ouvrant ses volets, Annette apercevait le toit des Gadelles parmi les arbres et sa pensée allait au Grand. Son amour se conservait intact dans la solitude des Rosaires, comme des roses à l'automne qui résistent aux gelées et semblent éternelles. Le Grand revint, ramenant une femme qui ne tarda pas à être délaissée et malheureuse. Annette ne pouvait plus garder d'illusions, mais elle garda longtemps ses rêveries du matin à l'heure où, de la fenêtre qui donne sur les Gadelles, elle repoussait les volets. Car ici, dans cette solitude où rien ne vous dérange, dans cet embaumement de la solitude, aux gestes immuables sont attachés des sentiments qui ne peuvent changer qu'avec une extrême lenteur.

Des deux gamins dont Annette avait le soin, Jacques était un bon luron, mais Robert, son cadet, avait un caractère ombrageux. Quand les deux

frères, à l'automne, allaient aux champs surveiller le troupeau, Jacques aimait à montrer ses forces en soulevant de gros cailloux qu'il s'efforçait de porter à bras tendus ou de lancer très loin. Mais Robert restait longuement à méditer, assis sur ses talons, devant un foyer improvisé. Il remettait de temps en temps des brindilles pour entretenir le feu et regardait cuire les pommes fourrées de cassonade. Les jours d'été, à l'heure du crépuscule et des jeux, Jacques et ses camarades des fermes voisines organisaient à bicyclette des concours de virages ou de vitesse ou d'endurance à la montée. Mais Robert et quelques comparses futés attendaient que la nuit fût tombée et concertaient des farces. Embusqués dans un buisson, ils écoutaient les confidences des amoureux, puis criaient « Hou » pour mettre en fuite les couples imprudents. Il leur arrivait aussi de soumettre au supplice de Tantale Balthazar, l'ivrogne. Ils se cachaient dans le fossé après avoir placé l'appât d'une bouteille au beau milieu du chemin par où le vieillard allait passer pour rentrer dans sa masure. Lorsque Balthazar s'était péniblement baissé pour ramasser le précieux objet, Robert tirait sur la ficelle et

le litre présumé de vin rouge échappait des mains de l'assoiffé. Robert passait auprès des vieilles gens pour un petit voyou, et la grosse Emma qui vit seule disait de lui : « Il est encore venu tirer contre mes fenêtres avec son flobert. J'ai vu des trous à l'emporte-pièce à des vitres du premier. Je sais assez que c'est lui, va. Il ne vaut pas la corde pour le pendre. »

* * *

Maintenant, les garçons, sortis de l'adolescence, partent chaque année, miroitants et anonymes, pour une période de service militaire. Annette est une ancienne jeune fille. La mère est impotente. C'est la femme de Jacques qui a pris la direction du ménage. Annette ne tient plus qu'un rôle secondaire. Elle lave la vaisselle et balaie les chambres tandis que la femme de Jacques s'occupe des repas et compose les menus à sa fantaisie. Avec l'éclat de sa jeunesse, Annette a perdu beaucoup de son importance. Elle s'efface chaque jour un peu plus. Son amour aussi s'estompe peu à peu après dix ans. De la fenêtre de sa chambre qui donne sur les Gadelles, elle ne verra plus rien venir et ce côté

lui devient lentement indifférent. Mais il y a d'autres fenêtres, et de celle de la cuisine, tout en essuyant des assiettes, elle regarde dévaler les prés vers le bas pays.

Elle voit les prés tout proches qui verdoient et le bas pays qui poudroie, vaporeux sous le soleil, une suite infinie de vallées et de collines. Les terres en contrebas moutonnent jusqu'à la ligne bleue du Jura qui se confond presque avec le ciel. Sur la gauche, trois montagnes de profil ont l'air coniques. Elles forment comme une chaîne de volcans. La première est noire de sapins. La deuxième, que balafre le clocher de Rueyres, est basse et d'un vert déjà plus doux, plus lumineux. Mais la troisième se bleute dans le lointain. Derrière ce cône bleu, il y a une ville. La nuit, de ce côté-là, le ciel est rouge et quand des brouillards se forment en altitude, on croirait vraiment à un incendie.

Annette ne verra pas venir le gentilhomme secourable, mais elle verra, et jusqu'à son dernier jour, venir les orages et le beau temps, les vents et les accalmies, les heures et les saisons. Annette est à sa tour du guet, sentinelle éternelle.

Mais Robert ? Robert est dans sa tour d'ivoire. Il est fini le temps des farces. Il faut travailler durement pour gagner son pain. Il faut même faire des journées pour les autres. Chaque soir, il est vrai, en revenant de la laiterie, Robert glisse un propos railleur dans l'oreille d'un camarade avant de le quitter à une croisée de chemins, et, le dimanche, puisque ses camarades ont des fréquentations et sont invisibles, il va se promener avec leurs jeunes frères, du côté d'aval. Mais Robert qui ne peut plus, avec ses compagnons d'enfance, avoir l'intimité d'autrefois et qui ne réussit pas à conquérir l'entière confiance des plus jeunes parce qu'ils sont d'un autre âge, s'est retiré dans son orgueil comme dans une forteresse. Je suis moi et je suis fort parce que je me suffis. Voilà, pour qui croit lire dans les cœurs, ce que suggère toute son attitude et jusqu'à l'intonation de sa voix. Peut-on vraiment lire dans les cœurs ? Est-ce là le secret ou y aurait-il un secret plus secret ?

* * *

Il fait nuit. Il a sonné neuf heures. Jacques est allé aux Gadelles. Ils sont là quelques compagnons

qui, dans l'écurie, devisent en buvant de la goutte. La femme de Jacques a été voir ses parents. La mère dort dans sa chambre d'où l'on entend s'échapper comme un râle. La cuisine est en ordre, la fenêtre est ouverte, on entend les grillons. Annette ravaude des haillons du cadet. Robert lit le journal en fumant une cigarette. Le frère et la sœur restent silencieux. Tout à coup, Annette s'écrie :

— Regarde le croissant de la lune qui se couche. Comme il est beau et fin. On dirait un cimeterre.

Dans quel roman de la bibliothèque paroissiale a-t-elle lu ce mot ? Robert esquisse un sourire moins féroce, moins distant qu'à l'égard de quelqu'un d'autre. Pourquoi accabler de sarcasmes cette pauvre Annette ?

VII

LES ATRIDES

La ferme de la Clavaleyre est située un peu au-dessus de Rueyres. De ses abords, on voit, au bout des champs et des boqueteaux, pointer le clocher familier. A la fin du XIXe siècle, on y vivait dans la dignité et dans l'ordre. Un couple respecté dirigeait le domaine, vivant comme on doit vivre quand on s'est juré fidélité selon les rites et qu'on n'a pas perdu la face ou toute honte.

Lui, François, était syndic de ce village du Pays de Vaud, un notable inamovible, donc à l'esprit conciliant, au caractère bonasse, mais un peu terne. Il prenait tour à tour en main sa plume ou sa fourche. C'était ainsi qu'il partageait son temps. Quant à Françoise, c'était une maîtresse femme, au maigre profil, aux longues jambes dissimulées sous une jupe plissée. D'avoir glissé sur le pavé verglacé, elle

s'était démis une hanche et, depuis lors, elle avait gardé une forte claudication qui la forçait, à chaque pas, à se rejeter en arrière, à regarder le ciel, à humer le vent comme une cavale gênée par son poulain. Ce boitement faisait désormais partie de son être. Il lui avait donné une allure nouvelle et définitive. Elle portait toujours sa main à sa hanche malade. Françoise surveillait les porcs, les lapins et les poules. Sur le pavé fatal de la cour, elle jetait le grain, le buste renversé, un bras étendu, l'autre en anse. Les poulettes se précipitaient sur leur pâture, hochant la tête, la crête plaquée de côté comme un béret basque. Quand elle s'apprêtait à rentrer pour vaquer à son ménage, elle s'arrêtait un instant devant la porte, à l'entrée du corridor au bout duquel une autre porte donnait sur la campagne, sur un tout petit rectangle de paysage comme une miniature de Ruysdaël. Alors, elle se renversait une dernière fois, se soutenant avec l'anse de son bras, et inspectait le ciel avant de pénétrer dans le boyau enfumé, fleurant la litière, cette galerie de mine aux étançons noircis.

La Clavaleyre était à cette époque une ferme heureuse, aimée et sans histoire. Les intimes éprou-

vaient du plaisir à y monter pour passer les veillées. On venait y raconter les scandales des autres. François opinait de la tête. Françoise usait de sa causticité et avait l'art de composer, à propos des fautifs, une formule lapidaire qui vaudrait pour des décennies. Eux, ils étaient dans la règle. Ils étaient mariés en Dieu et mourraient en Dieu comme toutes les personnes sensées et décentes. Ils se suivraient de près l'un l'autre. Deux fois, devant le perron, un cercueil serait posé sur deux tabourets et le pasteur parlerait en rabat, dans la brise et le bourdonnement des insectes. Ils auraient mené une vie édifiante, laborieuse, sans s'aimer hors de raison, supportant leurs défauts, associés comme il se doit, étant pour toujours, dans l'esprit des villageois, l'oncle François et la tante Françoise.

C'était avant, au temps où Françoise, encore seule maîtresse du domaine, se déhanchait sur le pavé, grande et déjetée, jetant le grain propitiatoire et inspectant un ciel pur au fond duquel se dressait un clocher protecteur.

Parfois, sa fille venait l'aider dans ses besognes : Elise, la mignonne jouvencelle, l'enfant unique et

choyée qui rendait si bien à ses parents l'affection qu'ils lui portaient. Pendant les veillées, aux pieds de l'oncle François, elle écoutait les récits du vieux temps. Les femmes lui enseignaient les travaux à l'aiguille.

Ses parents décidèrent de l'envoyer en ville passer une année au pensionnat Hovars. Comme elle serait une riche héritière, ils désiraient qu'elle fît un beau mariage. Il fallait pour cela donner un vernis d'éducation à la petite paysanne.

Elise revint de chez les Hovars docile, aimante et travailleuse comme devant. Le pensionnat ne l'avait pas gâtée : sa paysannerie avait tenu bon. Seulement elle faisait maintenant des liaisons entre les mots, un peu trop de liaisons. Elle restait des heures courbée sur les planches de légumes à désherber, à écheniller et, quand une passante lui demandait où elle en était de sa besogne, elle répondait : « C'est toujour-s-à recommencer. Par cette sécheresse, je dois souven-t-arroser. » Chacun s'extasiait, le dimanche, quand elle se rendait à l'église, tant elle rayonnait de beauté. Sa tunique de soie moulait sa taille. Sa robe tenait encore de la crinoline. Sous le chapeau à brides et la barre

des cheveux taillés à la chien, brûlaient ses yeux vifs, d'un bleu intense. Mais sa pensée n'allait pas aux jeunes gens qui l'admiraient sous le porche à la sortie du culte. Elle la laissait errer au pays des vignes, dans la terre privilégiée où le pensionnat Hovars avait dressé ses pavillons.

Constant, le grand gars blond, occupait son cœur. C'était le fils d'un riche vigneron, un luron gai et farceur. Elle aimait son air décidé et le balancement de ses épaules. Comme elle s'était liée d'amitié avec les sœurs de Constant, elle avait parfois l'occasion de retourner au bord du lac et de retrouver le jeune homme qui ne manquait pas de lui faire la cour, de l'inviter, par exemple, à une partie de canotage.

Ces amoureux décidèrent un jour de se marier. Jamais Rueyres n'avait assisté à de si brillantes noces. Quatre chevaux arabes caracolants et empanachés emportaient grand train le tilbury où avaient pris place les époux. Tandis que Constant effilait ses jeunes moustaches, Elise, ruisselante de dentelles et de soie, les yeux pétillants sous la frange des cheveux, lançait aux gamins les caramels et les piécettes d'argent.

Jamais la manne n'avait été aussi abondante. La jeunesse de Rueyres était courbée vers le sol comme les Juifs dans le désert quand Dieu leur fit part de ses dons.

Constant s'établit à la Clavaleyre, l'oncle François lui ayant cédé l'exploitation de son domaine. C'est alors que l'état des choses changea. Quand Françoise rejetait son buste vers le ciel, elle y percevait des nuages qui annonçaient le grain. Constant, qui avait le goût des grandeurs, procéda à de nouvelles installations. Passe pour le pont de grange : on en construisait partout à cette époque. Mais il fit bâtir des écuries modèles pour vingt chevaux. Dans les prés sous la ferme, les étalons gambadaient, faisant concurrence aux taureaux. Le nombre des domestiques augmenta considérablement. Constant ne travaillait pas assez au gré de Françoise. Il jouait au gentilhomme campagnard et fréquentait plus les auberges que ses écuries. Il partait souvent en voyage et disparaissait parfois toute une semaine, laissant Elise se débrouiller avec les chevaux et les garçons de ferme sous l'œil malveillant de Françoise. A la saison de la chasse, il

s'évadait de grand matin, le fusil à l'épaule, la gibecière au côté, la plume au chapeau. Et quand il revenait tard, le soir, enlever ses guêtres auprès du lit conjugal où l'attendait Elise tirée de son premier sommeil, son haleine sentait l'alcool. Elle aimait toujours ce grand gaillard, ce mâle robuste dont les moustaches cosmétiquées s'étiraient maintenant jusqu'aux oreilles. Elle se plaisait à suivre ses allées et venues dans la chambre, les préparatifs de la toilette nocturne.

En dépit des préventions de Françoise, cette union paraissait devoir être heureuse. Quatre enfants naquirent.

Mais Françoise, qui avait le nez au vent, flaira des infidélités. Elle se livra à de petites enquêtes. Toujours plus déjetée, martelant le sol de la canne dont elle s'aidait depuis quelques années, elle voyait que la nue noire avait atteint le zénith. Elle n'appelait plus son gendre que l'Inconstant. Quand l'Inconstant rentrait d'une tournée, un peu éméché, mais gai et sifflant la Tonkinoise, Françoise brandissait son gourdin, lui refusait l'accès du perron et le chargeait de mauvaises paroles.

— Fainéant, propre à rien. Ah ! vous faites bien de vous amuser. Profitez, profitez : la ruine viendra assez tôt. Vous n'avez pas vergogne de délaisser votre femme ? Je sais bien la vie que vous menez, allez.

Alors, le visage de Constant s'empourprait. Les accents de la Tonkinoise expiraient sur les lèvres du maudit et faisaient place à d'horribles imprécations à l'égard de la Norne qui barrait le seuil du V tragique que formaient son torse et sa canne.

Les années passèrent. La situation allait empirant. Constant, excité par ses compagnons de taverne, prétendait à être le maître chez lui. Quand Elise, à l'instigation de Françoise, faisait des remontrances à son mari et lui reprochait la légèreté de son caractère, des luttes s'engageaient qui devenaient de plus en plus violentes.

Constant se mit à battre sa femme. Cependant il n'osait porter ses mains sur la Norne véhémente dont le bâton était redoutable. François, perclus dans son fauteuil, pleurait silencieusement. Les enfants grandissants, qui assistaient à ces scènes de ménage, s'égaillaient comme un troupeau de chèvres affolées et allaient errer dans les buissons

près du torrent de la Taisivue. Parfois, ils discutaient entre eux de la mésentente de leurs parents. Ils s'étaient divisés en deux groupes : ceux qui tenaient le parti de leur mère méprisée et ceux qui reprochaient à Françoise de semer la discorde.

Au cours des tempêtes qui se déchaînaient de semaine en semaine, il arrivait que Constant chassât sa femme de la chambre conjugale. Elise se réfugiait dans la salle du bas, emportant avec elle sa cadette, la petite Alissa. Tandis qu'elle-même s'étendait sur un matelas de fortune, Alissa passait la nuit sur un canapé. Les tresses de la fillette pendaient jusqu'à terre. Elle commençait tristement l'existence, Alissa, cramponnée à son frêle esquif. Elle percevait, à la lueur d'un lumignon qui clignotait comme la Grande Ourse, sa mère gisante sur un radeau perdu dans l'océan de la chambre dévastée.

Elise se résolut à divorcer. Alors le grand scandale éclata. La Clavaleyre, jadis centre de ralliement des villageois, la demeure préférée pour les veillées, devint un lieu marqué du doigt maudit de la fatalité. Lorsqu'au hasard des promenades du dimanche, on avait dépassé le boqueteau et

qu'on apercevait la grange à pont ainsi que la vigne en treille encadrant le perron désert et les fenêtres aux volets mi-clos, on était saisi d'une horreur sacrée. La girouette grinçante glaçait les cœurs. La Clavaleyre était le lieu sinistre où Elise pleurait, où Françoise, hautaine, protestait, où Constant répandait la terreur. Plutôt que de s'exposer à entendre des récriminations et à recevoir des horions — qui sait ? —, il valait mieux s'écarter de la ferme et aller cueillir des fraises dans les bois. Au reste, à cette heure dominicale, il n'y avait dans la salle pleine d'ombre qu'un vieillard proche de la mort et deux femmes qui discutaient âprement et préparaient leurs arguments pour convaincre le tribunal.

Quand Elise passait furtivement près de la terrasse de l'église, elle était semblable à ce lézard qui, troublé par son approche, disparaissait derrière une touffe de scolopendres. Comme elle ne descendait pas habituellement au village, son passage signifiait qu'elle se rendait à une audience. A la voir menue, les épaules basses et couvertes d'une cape démodée, les cheveux tirés, on constatait avec tristesse combien elle avait changé, quelle

épave Constant avait fait d'elle depuis le jour où, sous la frange blonde, ses yeux brillaient de bonheur tandis que, du haut du tilbury, elle jetait les piécettes d'argent.

Le divorce consommé, Constant vida les lieux, emmenant avec lui ses deux enfants préférés : Mafalda et Adalbert. Mafalda avait déjà la folie des grandeurs et regrettait de s'être trop engagée en déclarant à ses petites camarades que son père voulait acheter le marquisat de la Clavaleyre. Elle fut mise en pension, toucha du piano et apprit des romances. Quant à Adalbert, c'était un garçonnet jovial et plein de feu. Son père le garda auprès de lui dans son nouveau ménage. Il l'emmenait parfois le soir boire un verre au cabaret. Adalbert adorait son père qui le traitait en camarade ; la vie de bohème lui agréait. Il apprenait à frôler le jupon des Madelon de Lavaux.

Alissa et Jeannot restèrent auprès de leur mère. Ils avaient d'elle la pondération et le goût du travail. Les grands-parents étaient morts sur ces entrefaites. La Clavaleyre avait repris l'aspect tranquille de jadis. Les bonnes femmes qui passaient osaient de nouveau s'arrêter devant la

maison et faire un brin de causette à travers la clôture. A toute heure du jour, Elise était ployée sur les planches de légumes. Elle se voûtait à la tâche. Quand on lui posait de discrètes questions, elle se laissait aller à des demi-confidences.

— Je suis parfoi-s-affreusemen-t-accablée.

Les liaisons, c'était presque tout ce qui lui restait de sa belle enfance, du temps de la frange d'or sur des yeux de saphir. Elle avait le cœur rongé de chagrin et le visage ravagé par toutes les larmes qu'elle avait versées. Jeannot et Alissa l'aidaient déjà passablement dans les travaux de la campagne. Il fauchait et elle fanait. C'était, elle aussi, Alissa, une belle fille ayant les yeux vifs de sa mère, mais la haute taille de Françoise : une vierge enluminée d'or et de bleu, une vierge destinée au martyre. A l'automne, on la voyait, légère, surveiller dans le pré d'en bas les vaches qui étaient de nouveau maîtresses du pâturage. Ou bien on la surprenait lavant du linge au bassin près du pont de la grange tandis que l'eau coulait monotone, inlassable, indifférente aux drames et aux idylles.

Cette vie laborieuse et calme durait depuis quelques années lorsque Constant mourut. Elise

fut nommée mère tutrice des enfants dont le défunt avait eu la garde. Mafalda et Adalbert revinrent au bercail. Ils apportaient d'autres mœurs et d'autres idées. Ils étaient à moitié citadins. Mafalda au piano fit taire le glou-glou de la fontaine. Elle aimait à chanter avec l'accent allemand de toute bonne cantatrice : « Le vent d'automne passe, emportant à la fois les oiseaux dans l'espace, les feuilles de nos bois. » Elle se sentait étrangère dans cette maison et n'aidait en rien à sa mère. Son unique désir était de se marier afin de se créer une nouvelle existence, ce qu'elle ne tarda pas à faire.

Le retour d'Adalbert fut, pour Elise, la cause de maintes tortures. Depuis la mort de son mari, elle s'accusait d'avoir exigé follement une séparation. Elle aurait voulu être la veuve de celui qu'elle avait aimé. Or une autre avait à présent ce titre de sorte qu'elle n'était à ses propres yeux qu'une femme délaissée. L'image du grand gars conquérant la hantait. Le souvenir des premières années heureuses de son mariage ne la quittait plus. Elle ne savait plus bien pourquoi ce charme avait été rompu. Et voilà qu'Adalbert lui revenait

avec ses dix-sept ans : le portrait même de Constant quand elle se promenait avec lui en barque sur le lac. Il était là avec son air hardi, son rire, son exubérance et sa fougue. Elle affectionna Adalbert, mais, lui, la détestait. Il détestait en général cette maison, ses habitants, ce village. Il trouvait ces gens retardés, mesquins, parcimonieux, à cheval sur des principes qu'il qualifiait de bourgeois. Certains jours, quand il oubliait ses griefs, il se montrait charmant. Juché sur une échelle, il badigeonnait à la chaux la façade à la treille pour que la maison parût plus avenante. Hélas, il blanchissait un sépulcre. Les paysans ne s'y laissaient pas prendre et la demeure restait condamnée. Cependant Adalbert était plein de courage. Sur le dernier échelon, ivre de soleil, heureux comme un gabier dans sa hune, il sifflait la Madelon tandis que la tache blanche allait s'élargissant. Dans la cuisine où, les bras écartés, elle soulevait des marmites qui lui paraissaient chaque jour un peu plus lourdes, ce sifflotement allègre parvenait par instants à Elise, lui rappelant une époque heureuse. Il lui semblait que Constant était dans le corridor, qu'il allait entrer et lui

donner une accolade un peu brusque de jouvenceau égayé par l'alcool. Il y avait en elle ces deux joies mêlées d'amante et de mère.

Mais ce n'était qu'une illusion. Poussé par l'ennui et le désœuvrement, Adalbert s'habitua à faire à Jeannot et à Alissa d'horribles querelles chaque fois que leur pondération le choquait. Des bagarres éclataient à propos de n'importe quoi dans l'étable, dans la grange, sous la cheminée basse de la cuisine borgne tandis qu'Elise, voyant ses enfants aux prises, battait des ailerons comme une poule qui cherche à sauver sa progéniture. Jeannot avait peur, car un couteau à cran d'arrêt avait brillé parfois dans les ténèbres de l'étable. Cette dissension atteignit son paroxysme un jour qu'on rentrait les foins. La chaleur avait-elle excité Adalbert comme les chevaux qui battaient nerveusement leur croupe de leur queue ? Il était en train de jeter des fourchées sur le char où Jeannot les recevait. Alissa râtelait le foin qui restait sur le champ. Adalbert reprit son thème favori des bourgeois dont il avait devant lui deux odieux échantillons. Il brandit sa fourche sous le nez de Jeannot. Alissa protesta. Alors il se jeta

sur elle, la renversa, la traîna par les cheveux. Et comme la jeune fille gisait là pantelante, à moitié morte d'horreur, en proie à une crise de nerfs, il posa, triomphant, son gros soulier ferré sur son corsage et proféra une affreuse imprécation apprise dans quelque bouge où il avait roulé : « Tu mériterais que je te crève le ventre. »

Cette existence devenait intolérable. Adalbert finit par quitter la Clavaleyre pour aller en ville apprendre un métier. Puis il prit son vol pour l'Algérie.

Une paix apparente régna à la Clavaleyre. En réalité, ce lieu était toujours marqué par la haine et la douleur. Alissa eut pourtant une joie qui vint la distraire de ses préoccupations. Un prétendant s'empressa auprès d'elle, un garçon tranquille qui ne lèverait pas l'étendard de la guerre. Rueyres assista avec intérêt à cette idylle qui introduisait un motif plus serein dans la sombre symphonie. On rencontrait le dimanche Alissa qui se promenait avec son fiancé. On était content pour elle, car on aimait bien Alissa au village. Elle quitta bientôt la Clavaleyre pour s'établir chez ses beaux-parents dans une ferme proche.

Elise resta seule avec Jeannot. Elle avait terriblement vieilli, minée par le chagrin. Elle était privée de son Adalbert. Elle pensait à Adalbert nuit et jour. Alissa et Jeannot s'effaçaient devant Adalbert. Elle l'associait à Constant dans le secret de son cœur. Elle avait les cheveux et les traits tirés et marchait presque courbée en deux. Elle arrachait encore ses pommes de terre, rentrant au crépuscule, les pieds lourds de terre, les mains alourdies par le panier et le bident qui traînaient sur le sol. Elle soulevait encore de pesantes marmites et, toujours, elle songeait à son fils perdu en Alger.

Une fois l'an parvenait une carte où l'on voyait des cubes blancs étagés derrière une eau bleue. Alors elle chaussait ses besicles. Elle tenait enfin quelque chose de lui. Elle pouvait se représenter Adalbert quand il se promenait sur le quai, là, au-dessous des voûtes.

Sa santé s'altéra à tel point qu'elle dut s'aliter. Elle resta des années enfouie dans les coussins, petite vieille prématurée aux pommettes saillantes qui racontait à ses amies des histoires très anciennes du beau temps de Françoise et parlait

d'Adalbert les larmes aux yeux. Une garde s'était installée à demeure à la Clavaleyre. Au village, on parlait à voix basse de cette maison et de ses habitants. C'était là que s'éteignait lentement la martyre. On se relayait pour aller la voir. On lui apportait des fleurs des champs, quelques fruits. Elle remerciait, les cheveux tirés comme des fils de fer sous son bonnet blanc. Elle se consumait, elle fondait. Ses pommettes saillaient chaque jour un peu plus. Mais elle vous regardait de ses yeux bleus, à la fois candides et pétillants : tout ce qui lui restait, avec les liaisons, du temps de la frange d'or. On dirigeait la conversation sur les jours d'avant la catastrophe. On évoquait les réceptions d'autrefois lorsque tous les amis étaient conviés à la Clavaleyre, que les beignets à la rose étaient amoncelés sur les plats — enchâtelés, disait-on — et qu'on admirait les grosses roses bleues des bols où flottaient, sur le café blond, des îles de crème fouettée. Alors Elise s'égayait un moment, se prenait à rire, puis, comme l'aiguille libérée de la boussole, elle revenait à son point fixe : à Adalbert. Le reverrait-elle jamais ?

Alissa venait chaque semaine passer un après-midi auprès de sa mère, aidant la garde dans ses travaux. Mafalda descendait une fois l'an de son nid d'aigle, là-haut sur les coteaux. Elle restait une minute, sanglotante au pied du lit, le mouchoir en tapon sur la bouche, tandis qu'une mèche détachée de son chignon battait sa nuque grasse. Cette scène tragique flattait son romantisme. Elle songeait que le vent d'automne allait emporter sa mère et qu'un jour il la balayerait elle-même comme une feuille morte. Et puis, après avoir remis d'aplomb le bonnet de sa mère, elle remontait sur ses hauteurs. Ce soir-là, le bruit courait à Rueyres, comme s'il s'agissait d'un événement inouï : « Mafalda est descendue ».

Adalbert revint un jour : ce fut quand il reçut un télégramme lui annonçant l'aggravation de l'état de sa mère.

Les quatre enfants se retrouvèrent autour de la morte. Mafalda sanglota dans le sein d'Alissa. Adalbert considérait le visage amenuisé, enfoui dans les chrysanthèmes, celui du seul être qui l'avait profondément aimé. Personne n'aurait plus pour lui une telle affection : surtout pas la môme

cinq livres. Il vagabonderait dans le monde libéré de tous liens : qui s'intéresserait à lui ? Il éprouvait le sentiment d'une pénible séparation.

Une paix étrange régna quelques jours dans la maison.

Mais quand la morte eut été évacuée, dans le fracas des roues grinçantes et la sourdine du piétinement innombrable des paysans, la querelle éclata, la dernière, entre les deux clans ennemis, brève et terrible. Le couteau à cran d'arrêt brilla de nouveau sous le manteau de la cheminée. Cependant la justice était sur les lieux. Alissa et Jeannot gardaient le domaine. Mafalda et Adalbert entrèrent en possession des titres. On partagea le mobilier en quatre lots. Des meubles s'en allèrent cahotés sur les chemins. Un secrétaire Empire, une horloge à balancier, un rouet montèrent meubler le boudoir de Mafalda. Des chaises antiques, une table de noyer, le fusil à pierre et le sabre de grand-père furent destinés à orner la turne d'Adalbert qui comptait s'établir dans le pays.

Jeannot épousa la garde.

Il semblait que l'ère des épreuves fût finie. Mais Alissa, comme Elise, avait son calvaire à

subir. Elle perdit coup sur coup son mari et sa fille unique. Sa douleur faisait peine à voir. Rueyres chuchotait : « Alissa va bien mal. S'en relèvera-t-elle ? Elle aura eu tous les malheurs. » Elle revint habiter la Clavaleyre. Mais elle demeura deux ans comme muette d'accablement. Ses amies ne parvenaient pas à la faire sortir de son indifférence, à déchirer le voile qui la séparait de la vie. Jeannot et Jeannette œuvraient en silence, élevaient leur couvée.

Quand, au cours des promenades du dimanche, au-delà du boqueteau, on découvrait le pont de grange, on ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise. La girouette sur le toit était toujours de sinistre augure. On se sentait gêné par son grincement, depuis quarante ans qu'elle gémissait sous le souffle de la tempête. Deux générations avaient vécu dans la discorde et le deuil. Aux fautes des hommes s'ajoutait la cruauté du sort.

Mais, peu à peu, la girouette cessa de s'agiter. Alissa sortit de son cauchemar. Elle reprit goût à l'existence. Elle s'attacha à ses petites nièces, douces et affectueuses, qui apportaient avec elles l'espérance d'un avenir meilleur.

On a l'impression d'être délivré de ce bruit de ferraille, là-haut sur le toit. Comme au temps où Françoise avait Elise à ses jupons, Alissa est entourée des fillettes lorsqu'elle jette le grain aux poules. Il ne paraît pas que la souffrance l'ait atteinte dans son corps. Elle reste la vierge enluminée de bleu et d'or, la vierge des tableaux florentins, sainte Catherine qui demeure impassible dans le bleu et l'or, malgré les tenailles ardentes dont les bourreaux tordent ses chairs, malgré la roue griffue qui la déchire. Elle est toujours aussi belle que lorsqu'elle gisait, le chignon dénoué, sous le pied vainqueur d'Adalbert.

Maintenant que c'est fini, que la tourmente a passé, que la girouette ne grince plus, que seule l'eau coule indifférente dans le bassin, le pont de grange ne fait plus peur. Les paysans rassurés osent retourner à la Clavaleyre passer les veillées.

VIII

LE DESTIN DES LONGET

Au temps de Charles le Téméraire, Christin Longet, pauvre diable qui n'avait pas un sou vaillant, après avoir longtemps bourlingué de gauche et de droite, s'était engagé comme valet de ferme chez l'un des plus gros bourgeois de Rueyres. Il gardait le troupeau de son maître dans les champs du haut que bordaient les bois. Tout en faisant siffler sa gaule prise à un buisson de noisetiers, il songeait que, tout considéré, il pourrait passer, dans ce bourg, le reste de son existence. Il contemplait volontiers ce site qui lui plaisait.

A cette époque troublée, Rueyres s'était ceinte, elle aussi, de murailles. Christin voyait, par-dessus la bande claire des remparts, se dresser le donjon des seigneurs et la tour trapue de l'église, sur le fond sombre des collines couvertes de forêts. C'était un lieu très calme.

A l'un des bords du champ, près de la corne d'un bois, un ruisseau cascadait, où frétillaient des truites, et, tout en méditant, Christin frappait l'eau de sa branchette. Les vaches venaient s'abreuver à ce cours d'eau quand elles avaient terminé leur long somme de midi sous les hauts chênes qui gardaient l'entrée des bois.

Mais ce qui retenait surtout Christin dans le pays, c'était la présence de Pernette, la fille unique d'un modeste paysan. Ils se plaisaient en la compagnie l'un de l'autre quand elle venait dans le champ voisin garder les chevrettes de son père.

Ils se marièrent comme on se marie dans les villages où l'on s'unit de porte à porte. Christin quitta alors son maître pour s'associer avec son beau-père. Désormais, il ara et travailla avec acharnement les quelques lopins de terre où il avait des intérêts. Le désir d'acquérir s'était mis à le tarauder. Après avoir réglé les comptes de l'année, un soir d'hiver, à la chandelle, il allait serrer précieusement sa part de revenu dans un coffret qu'il avait taillé à même une pièce de chêne dans ses loisirs de berger.

Il envoyait, à leur tour, ses enfants garder les vaches pour autrui. Le visage incliné vers la terre qu'il bêchait, il n'avait plus l'occasion d'attarder son regard sur la beauté du paysage et de humer la brise fraîche dans la solitude agreste.

Un jour, de son épargne, en dépit des tailles de guerre que prélevait le seigneur, il put acquérir une maison. C'était une demeure adossée à la muraille de Rueyres et dont la façade grise s'abritait sous un auvent. Il avait enfin, bien qu'hypothéqué, un foyer à lui seul. Ç'avait été son rêve de toujours, à lui qui avait passé sa jeunesse à la solde d'autrui. Mais il franchissait avec une longue barbe blanche, des rides profondes et un dos voûté, ce seuil auquel il avait songé, blond garçonnet, en cueillant des myrtilles pour son dessert.

Christin Longet eut une lignée de travailleurs âpres au gain dans les limites de l'honnêteté. Celui-ci achetait un champ, celui-là un pré, lorsque le coffret de Christin était de nouveau rempli d'écus au soleil. Ces gens, au bout de quelques générations, ayant gravi pas à pas les échelons des honneurs, devinrent des notables. Tel était juge, tel autre conseiller, tandis que leurs femmes se vêtaient

de damas et de brocard autant que le permettaient les lois somptuaires.

Avec Jean Longet, cette famille vécut ses plus beaux jours. Ce paysan était peut-être le seul au village qui sût écrire correctement et, tel un gentilhomme campagnard, il écrivait, en caractères limpides, des lettres à des amis lointains, scellées de son sceau personnel. Ce justicier pratiquait la charité chrétienne et le coffret de Christin s'ouvrait plus souvent que jadis sans que l'or y tarît. Il avait, sans excès, le goût des grandeurs et les petites fenêtres de la façade grise furent remplacées par des baies à meneaux. De même, sous son cintre à moulures, la porte de chêne s'orna de clous et d'un marteau de fer forgé. Des journaliers venaient battre, à l'automne, le blé dans la grange tandis que les confitures qui bouillonnaient dans les chaudrons de cuivre embaumaient la maison.

Mais c'est alors, au plus beau temps de la prospérité, qu'avec Catherine Auguesseau, le dol était entré dans ce logis. Catherine venait de derrière les bois, d'un hameau sauvage. Son père Mermet était plus riche encore que Jean Longet. C'est ce qui avait engagé le justicier à permettre le mariage

de son fils Rodolphe, le conseiller, avec cette belle payse au teint brun, si complaisante et si douce.

Louis Auguesseau, le frère de Catherine, était un prodigue qui dilapida la fortune de Mermet. A la mort de ce dernier, le justicier Longet eut beaucoup de peine à sauver la dot de Catherine. Louis Auguesseau, démuni d'argent, continua à vivre dans la maison de Mermet, laquelle allait se délabrant avec les années. Les lattes pourrissaient et les tuiles s'effondraient. Il vola. Des petits larcins, il passa aux grandes roberies et s'empara, une nuit, du cheval de son voisin qu'il revendit clandestinement. La justice, étant parvenue à identifier le pillard, l'envoya au gibet et força, pour leur édification, sa femme et ses enfants à assister à la pendaison.

La condamnation de son beau-frère fut un rude coup pour Rodolphe Longet. Mais il n'avait pas d'autre moyen de réagir que de se résigner en reconnaissant que ce sont là des épreuves que Dieu vous envoie. Il eut le chagrin, en outre, dans ses vieux jours, de constater que quelques-uns de ses fils ne suivaient pas le droit chemin, surtout Pierre qui était devenu notaire et était, de la sorte, exposé à bien des tentations. Le coffret de Christin dispa-

rut un jour et Rodolphe savait que Pierre l'avait dérobé et avait ainsi frustré ses frères. Mais il n'avait pas de preuves positives de ce fait et il voulait à tout prix éviter le scandale.

Le notaire Pierre Longet connaissait l'art, pour entortiller ses victimes, de prendre l'air doux de sa pauvre mère qui, au fond, n'était pas mauvaise et n'avait donné à personne l'occasion de se plaindre, mais en qui sommeillait pourtant l'esprit retors des Auguesseau. Pierre ayant expulsé ses frères de la maison paternelle, y régna désormais, mais il laissa après lui des finances mal en point. C'est que, trop hardi dans ses spéculations, il lui arrivait parfois de faire mauvaise route, et il avait, d'ailleurs, le goût de la bonne chère, des plaisirs et du luxe. Il avait revêtu la salle de sa demeure d'une boiserie de chêne aux panneaux sculptés. Lorsqu'il mourut, ses héritiers ne trouvèrent pas un liard dans le coffret de Christin. Tous les terrains étaient grevés d'hypothèques.

Depuis lors, plusieurs générations de Longet passèrent, diminuées, se souvenant à peine du temps des splendeurs. Ils recommencèrent à battre eux-mêmes le blé dans leur grange et, le soir, leurs

visages et leurs cheveux étaient encrassés de poussière. Les femmes ravaudaient leurs hardes et les enfants allaient pied nus patauger dans la boue qui envahissait la cour. Près de la soue, ils s'amusaient avec les porcelets. Quand ils rentraient dans le logis réclamer un quignon de pain, ils percevaient l'odeur surette des prunes que l'on met à sécher sur les claies.

Alors vint Jeanne-Marie Lancret et, avec elle, se dressa la colère, ce vin que cuve Rueyres, vin généreux ou traître selon que la colère est sainte ou mauvaise. Les bouillonnements de la passion ont agité bien des âmes, dans ce coin de terre, tant, du moins, que le gendrame ne les eut pas policées.

Dès ce moment, les femmes criaillèrent en raccoutrant leurs haillons, elles crièrent contre leurs enfants et leurs maris, d'une voix suraiguë, et les maris frappèrent leurs femmes et les traînèrent par les cheveux, et les enfants se rebellèrent contre leurs pères. Pour un sou égaré, des querelles atroces se déchaînèrent et, sous la violence des coups, le marteau de la porte se disloqua et des panneaux de la boiserie se fendirent dans la salle du haut.

François Longet, à la troisième génération, paracheva l'œuvre de la lignée issue de Jeanne-Marie Lancret. Jeune homme enclin au plaisir, il ne travaillait pas assez au gré de son père. Le cabaret l'attirait et il préférait jouer au réversis en sirotant une absinthe plutôt que de faucher une prairie. Il fallait pourtant accomplir ces besognes ingrates, car l'argent se faisait rare. Le père de François le rabrouait durement, soir après soir, à la table de famille et, pour confirmer sa remontrance, il cognait la table de son poing, ce qui faisait vaciller la chandelle. Alors les petits enfants apeurés se cachaient derrière le jupon de leur grand'mère. François répondait qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir, qu'il mènerait la vie qu'il voudrait et que, tout bien compté, il travaillait assez pour le salaire qu'il recevait.

Le différend empira d'année en année. Un jour d'hiver, alors que les deux hommes travaillaient à l'abatage d'un chêne dans la forêt communale, François répliqua à de nouveaux reproches de son père en l'étendant raide sur le sol d'un élan de sa cognée. Cela le dégrisa pour toujours et il ne fut plus guère question de lui désormais.

La femme de François éleva comme elle put sa progéniture en allant travailler dans les fermes pendant que ses enfants glanaient dans les champs ou montaient dans les clairières ramasser les myrtilles pour les vendre au marché. Le soir, devant la tablée définitivement calmée, la bonne femme songeait que ses enfants marcheraient droit et cela la soutenait dans sa peine.

Thérèse, cependant, l'inquiétait quelque peu. Cette fillette noiraude et maigrichonne se montrait têtue et volontaire. Elle n'en faisant qu'à sa guise et martelait souvent la table de ses petits poings bruns, renouvelant ainsi le geste familier des Lancret. Ce n'est pas sans appréhension que sa mère voyait ramper le feu qui n'avait cessé de ravager les aîtres des Longet depuis que Jeanne-Marie y avait porté sa torche.

Quand Thésèse eut vingt ans, elle manifesta le désir de quitter le village et d'aller apprendre en ville le métier d'infirmière puisque, au reste, elle ne s'entendait pas avec sa mère. Là où les autres filles se perdent, elle trouva son salut. Ayant fait la connaissance de saintes gens, elle subit

l'épreuve du baptême par immersion et fut, du coup, régénérée.

Quand sa bonne femme de mère fut bien vieille et impotente et les autres enfants dispersés, Thérèse Longet revint au bercail. On ne la reconnaissait plus qu'à sa vivacité et à la fermeté de sa poigne. Elle allait et venait d'un hameau à l'autre pour panser des blessures, veiller des malades, administrer quelque tisane. Elle apportait des paroles de paix, le visage rayonnant de la joie chrétienne. Elle vivait dans une pauvreté heureuse à l'instar des oiseaux du ciel. Comme elle l'avait fait dans son enfance, elle glanait dans les champs, mais les myrtilles, elle les cueillait pour elle, à la façon de son ancêtre, le berger des premiers temps. Au mois de mai, elle débitait des rondins que la commune lui remettait pour son usage et elle maniait hardiment la hache bien assurée dans ses mains brunes, bûcheronne des derniers jours, vaillante petite bûcheronne du bon Dieu.

Plus tard, quand elle demeura seule dans le logis de ses parents, elle en fit l'hôtel-Dieu des bêtes éclopées. Les chats furent sa spécialité. Elle se passionna surtout pour Mistigris, le matou gris

rayé de jaune, et pour la ténébreuse Minette, aux longues pattes fines, qui évoquait la femme fatale gantée de noir jusqu'aux coudes. Quand ces bêtes n'étaient pas rentrées au crépuscule, elle n'avait de cesse qu'elle ne les eût retrouvées. Elle les rejoignait le plus souvent dans le cimetière derrière un bosquet de lilas ou sur le marbre d'une dalle. Alors, elle mettait, sous l'un de ses bras, Mistigris dont la panse rayée ballottait au rythme de la marche et, sous l'autre, Minette qui tendait en avant ses pattes griffues, comme une fille, sur le pas d'une porte, s'apprête à recevoir son amant.

Quand ses bûches étaient bien sèches, Thérèse montait dans les combles les ranger pour l'hiver. En grimpant l'échelle qui y donnait accès, elle rivalisait de vivacité avec Minette qui la suivait aux talons. Tandis qu'elle entassait son bois, elle levait parfois la tête vers la poutre maîtresse de la toiture. C'était un épais tronc de chêne grossièrement équarri dont la longueur paraissait immense dans le vaisseau bas des combles. Thérèse inspectait cette poutre qui lui inspirait de l'inquiétude. Vermoulue par endroits, elle s'incurvait en outre dangereusement. Si elle se rompait, la

maison s'écroulerait. Mais, en somme, elle était bien folle, se disait-elle, d'avoir des craintes puisque Dieu l'avait prise en sa garde en ce monde et dans l'autre. Non, ces murs ne crouleraient point sur elle. Au reste, le couvreur venait parfois remplacer quelques lattes ou remettre des tuiles, par complaisance.

L'hiver, qui cloître les gens chez eux, est une épreuve pour les personnes qui vivent solitaires dans les villages. Thérèse reste des heures devant l'âtre à surveiller son feu, et appuie son dos contre la muraille : tout ce qui subsiste de l'enceinte, maintenant abattue, de Rueyres.

Au début de l'après-midi, pour profiter de la brève présence du soleil, elle s'assied à la fenêtre de la salle boisée, occupée à quelque tricot. Mistigris et Minette dorment sur la table à côté du coffret de Christin. Thérèse ignore que Christin le tailla dans une pièce de chêne et qu'il a été autrefois rempli d'écus et de florins. Mais il lui plaît à cause des triangles et des cercles dont il est orné et qui sont dus au couteau habile du berger. La vieille fille en a fait sa corbeille à ouvrage et, dans les moments de distraction, elle

suit, de son aiguille à tricoter, les contours des dessins géométriques, redessinant machinalement les triangles et les cercles, comme un enfant appliqué repasse un modèle d'écriture.

La demeure est si calme qu'entre deux ronrons de Mistigris, on perçoit dans la boiserie les frappements de l'horloge de la mort. Ces avertissements ne sont pas pour elle, la sainte des derniers jours à laquelle Dieu prêtera une longue vie et qui ne recevra pas la mort en guise de salaire. Les coups mystérieux du destin s'adressent à la demeure.

Ces murs ne crouleront point sur Thérèse. Mais, plus tard, quand le logis des Longet ne sera plus qu'un fenil, la poutre maîtresse se brisera net, une nuit, sous le poids de la neige, avec un grand fracas, et la façade grise en sera fendue et déversée. Alors les paysans viendront démolir cette masure. On fera un grand feu des bois vermoulus et de la boiserie de chêne. On s'y chauffera les mains gourdes de froid.

Il ne restera plus que la muraille de Rueyres, resurgie nue comme aux jours de sa jeunesse, avant que Christin fût né. Les paysans seront saisis d'une crainte superstitieuse devant ce spectre

du vieux mur, vestige d'un bourg dont on n'a plus aucune idée. Toutefois, ils se ressaisiront vite. Quelques femmes se feront les avocates de ce témoin d'une époque disparue. Mais les hommes diront : « Non, il faut marcher avec le progrès ; ce mur nuit à la visibilité ; les pierres serviront pour la nouvelle route. »

Cependant, on laissera au rempart issu des décombres un répit de quelques mois. Les gens rôderont autour de sa masse avec une certaine gêne, se sentant un peu coupables. Aux premiers beaux jours, on prendra le courage de desceller les pierres une à une au moyen de pioches et de leviers. Deux ou trois hommes s'agiteront sur ce môle, tâtonnant, cherchant le point le plus faible où glisser leur outil. Ils emprunteront même, pour une journée, aux cantonniers de la grand'route leur perforeuse automatique afin de venir à bout d'une couche particulièrement tenace de la maçonnerie. Ils abattront chaque jour un empan du rempart. Enfin, son niveau s'abaissera jusqu'à se confondre avec celui du sol. Et il n'y aura plus à sa place qu'un champ d'orties.

IX

LE REFUGE

Qui frappe à cette heure tardive ?

Adèle, qui s'apprêtait à se coucher, achevait d'avaler un verre de tisane, quand elle fut surprise par les trois coups violents qui ébranlèrent la porte.

Il y avait quelques mois qu'à la suite d'une infection, elle avait dû se résoudre à se laisser amputer un pied. Comme elle ne pouvait pas encore supporter sa prothèse, elle se traînait dans son appartement en s'aidant d'une chaise qu'elle poussait devant elle de son genou. C'est ainsi qu'elle se dirigea clopin-clopant, à l'allure d'une limace, vers l'entrée de sa maisonnette.

Quand elle eut entrebâillé la porte, elle vit dans le noir et la froidure un spectre qui la glaça d'horreur. Son mari était devant elle, qui l'avait

abandonnée il y avait passé trente ans. A vrai dire, elle ne le reconnut pas tout de suite. C'était un miséreux à la barbe hirsute, le chapeau enfoncé sur les yeux. Mais, avant même qu'elle l'eut reconnu, son regard lui donna le frisson, cette prunelle brillante, sévère, inquisitrice, embusquée sous l'aile gondolée du couvre-chef, ce regard qui l'avait terrorisée autrefois et qui, devenu anonyme, hantait encore ses rêves. Quand elle eut entendu sa voix, cette façon impérative de dire : « J'ai faim », elle comprit que c'était lui, le tortionnaire. A ce moment, une rafale lui envoya au visage, avec quelques gouttes de pluie, une forte odeur d'alcool.

— J'ai faim. Donne-moi de l'argent.

Il tenait à la main un gros bâton plein de nœuds. Un mot revint à la mémoire d'Adèle, un mot du patois oublié de sa grand-mère, un terme de conte de fée qui évoque le bâton menaçant d'un brigand. Oui, c'était bien un chéton, cette arme dangereuse, un gros chéton noueux qu'on imagine entre les mains d'un ogre. Le sarrau de marchand de vaches que portait l'étranger se gonflait au vent comme une voile.

Adèle était devenue blême, mais, dominant sa peur, elle répondit d'une voix ferme :

— Je ne suis qu'une pauvre femme qui ai beaucoup de difficulté à vivre. Tenez, voici vingt francs. C'est tout ce que j'ai. Mais ne revenez plus.

Elle lui tendit un billet qu'elle avait tiré de la poche de son tablier. Elle vit comment la main du mendiant se referma avidement sur l'aumône, non pas une main, une serre. Sa grande barbe grise flottait dans le vent. Son œil lança un éclair.

— Alors je m'en vais puisque tu ne veux pas que je couche avec toi. Mais, après tout, j'ai bien envie de me fourrer entre tes draps.

Elle repoussa vivement la porte. Un silence s'établit. On n'entendait plus que le vent qui sifflait et le feu qui pétillait dans l'âtre. Adèle se laissa choir sur sa chaise. Elle tremblait de tous son corps en songeant au danger qu'elle avait couru. Elle venait d'échapper à la mort en payant un tribut en argent comme elle l'avait déjà écartée une fois en lui sacrifiant un de ses membres.

Elle revit tout son passé. C'était dans cette maisonnette, maintenant solitaire, qu'elle avait passé son enfance avec ses frères et ses sœurs.

Comme ses parents étaient pauvres, elle avait dû très tôt se mettre en condition et apprendre un métier. Une lingère lui enseigna son art.

Naïve adolescente, abandonnée dans la ville, elle avait fait la connaissance de celui qui venait de se rappeler à elle d'une façon si brutale.

Qu'il lui semblait beau, alors. Le fin nuage d'une barbe frisottante encadrait ses joues mates qu'il ne faisait que rehausser comme l'or qui borde une gravure. Ses dents de jeune fauve et son regard vif n'inspiraient pas de crainte en ce temps-là à la romantique jeune fille qu'elle était. Son énergie, surtout, l'exaltait lorsqu'il se vantait de monter à cru les coursiers fougueux de son père, l'éleveur. Mais quand elle eut consenti à unir sa destinée à celle de ce dompteur, elle éprouva une violente déception.

Le souvenir des soirs où il rentrait ivre, d'une ivresse mauvaise, la remplissait de la même terreur que jadis. Le coutelas, en particulier, la hantait, qui luisait sur la table de nuit, au pied du bougeoir. Aujourd'hui encore, ses yeux s'agrandissaient de frayeur et une sueur froide perlait sur son front quand elle revivait une de ces nuits. Elle croyait

sentir, tout près de son visage, celui de cet étrange amant, cette face obscure où brillaient des dents régulières dans un sourire d'ogre, cette masse ténébreuse qui lui interceptait la clarté de la bougie et que cernait comme une auréole le friselis mordoré du collier de barbe qui baignait, lui, dans la lumière. La masse sombre s'approchait comme le noir météore de l'anéantissement et elle percevait une voix qui susurrait à son oreille une promesse de mort. Elle savait qu'il était là, le coutelas, derrière la zone d'ombre, qui luisait sournoisement au pied du bougeoir.

Cependant, elle restait attachée à son époux, malgré les heures d'angoisse, parce qu'en dehors de ses moments d'ivresse, il était supportable et aussi parce qu'il était jeune et beau.

Mais Claude se résignait mal à exercer le métier de marchand de vaches, lui, le dompteur de chevaux. La platitude de la vie qu'il menait, en regard de ses aspirations, l'aigrissait et il rêvait des Pampas. Un jour, il disparut et elle supposa qu'il avait été tenter sa chance en Amérique. Il l'abandonnait ainsi brusquement, lui laissant la charge de deux petits enfants.

Adèle fut obligée de se réfugier à Rueyres qui, dans le calme de ses bois et de ses champs, recueille, de toute ancienneté, les siens lorsqu'ils lui reviennent des grand'villes, blessés par l'existence.

Le monde tourne autour du clocher de Rueyres qui est le moyeu de la grande roue de la fortune. Ils s'évadent dans le monde, les pauvres et les aventureux, et, quand ils n'en peuvent plus de misère, Rueyres est là pour leur assurer le gîte et le pain.

Les gens ne paraissent pas avoir changé plus que le clocher, même pour ceux qui rentrent au bercail au bout de quarante ans, car les petits-enfants ressemblent étonnamment à leurs grands-parents. La première nouvelle que les rapatriés apprennent, c'est qu'on a enterré Robert, voilà huit jours (car on enterre toujours quelqu'un au village). Mais n'est-ce pas précisément Robert qui travaille dans le champ d'avoine, là-bas ? C'est son sosie et son remplaçant.

Adèle revint donc vivre quelque temps dans la masure isolée et ruineuse où elle était née, où grand-mère, maintenant nonagénaire, continuait

à vaquer aux soins du ménage. La vieille paysanne semait toujours ses haricots, ramait ses pois, buttait ses pommes de terre. Adèle l'aida dans tous ces travaux. Mais l'argent manquait pour la viande et l'achat de vêtements. Aussi dut-elle reprendre son métier afin de payer la pension de ses enfants qui furent élevés au village.

Tous les souvenirs de ses débuts difficiles revenaient à l'esprit de la servante par cette nuit de tempête, tous les souvenirs effarouchés, dérangés dans leur sommeil par les trois coups de gourdin contre la porte et l'apparition du mendiant.

* * *

Mais qui frappe à cette heure tardive ?

Adèle, qui s'est habituée à sa prothèse, pourrait marcher plus rapidement si la crainte ne la faisait hésiter. Le cœur battant, elle s'avance à pas menus et, avant d'ouvrir, crie au visiteur nocturne, à travers la porte, qu'il dise son nom.

— C'est moi, ton fils, lui répond une voix futée.

C'est son fils, mais sa visite ne peut pas lui procurer toute la joie qu'elle devrait normalement en ressentir. Dès qu'elle lui a ouvert, André l'em-

brasse sur les deux joues et lui déclare, lui aussi, mais sans la rudesse de l'homme au gourdin :

— J'ai faim. Je n'ai rien mangé depuis l'aube.

Il a tout de suite pris place près de l'âtre. Tandis qu'il dévore le pain et le fromage qu'elle lui a apportés, elle considère ce pauvre enfant, devenu un ouvrier agricole, un nomade qui a déjà séjourné dans bien des endroits au gré de ses engagements, sans parvenir à se fixer quelque part.

— Ton patron te donne des vacances déjà au bout de trois mois ?

— Non, je l'ai quitté parce qu'il me faisait travailler comme une bête de somme.

André n'aime pas le travail, songe-t-elle, et c'est de là que vient tout le mal.

Elle contemple avec étonnement le forçat qui mange à sa table, un être qui a déjà été condamné, pour vol, à des mois de pénitencier. Il ne semble pas qu'il aille suivre désormais un meilleur chemin. Que recèle-t-il dans sa musette ? Un trousseau de fausses clés, peut-être, ou même une pince-monseigneur. Qu'il a mauvaise façon ! Sa casquette plaquée sur une oreille a pour pendant, sur l'autre oreille, une blonde chevelure désordonnée.

C'étaient là les jolies bouclettes qu'elle aimait à caresser quand elle allait voir son petit garçon au village. Certes, il est toujours très affectueux, André ; il câline sa mère. Mais il n'en reste pas moins qu'elle a chez elle un voleur, qu'un larron s'est introduit dans sa demeure. Les nuits d'insomnie, on écoute, haletant, dans les ténèbres, des bruits suspects, le battement d'un volet, le bruissement du feuillage de la glycine, les pulsations du sang derrière les oreilles, et l'on se demande comment on réagirait si une ombre humaine surgissait dans l'encadrement de la fenêtre. Mais Adèle, en ce moment, en face de l'homme à la musette, qui étale ses coudes sur la table, n'a pas peur : elle est immunisée. Elle n'est qu'étonnée autant que si elle était en présence de son fils grimé en ramoneur.

Chaque fois qu'André vient lui rendre visite, elle éprouve un choc. Sa voix, ses embrassements la réjouissent comme depuis tant d'années. Et puis, l'instant d'après, quand elle le voit attablé, dans un certain recul, elle se rend compte de cette présence nouvelle : la cambriole. Comment cela est-il possible ? Comment cette chose peut-elle se

superposer à l'ancienne tendresse ? Comment cette casquette peut-elle tenir en face de ce qui serait propre à former de si jolies bouclettes ?

Adèle a gardé son sang-froid et pourtant elle sait qu'elle sera volée. Elle aura beau dissimuler au fond d'un placard la cassette où elle serre les quelques épargnes qu'elle fait sur sa rente. Il réussira à la dénicher et la videra de son contenu. Il va rester ici une ou deux semaines en attendant de trouver un autre emploi, affirme-t-il. Il se montrera gentil, doucereux et furettera dans les armoires. Adèle doit accepter ces agissements comme un mal qui vous attaque, une infection dont vous êtes subitement atteint, celle qui a nécessité naguère l'amputation de son pied.

Malgré ses défauts, elle préfère encore André à Marcelle, sa grosse fille qui vient étaler devant elle ses toilettes tapageuses et l'empoisonner du fumier de ses parfums synthétiques et du remugle fade et suret de son rouge à lèvres. Marcelle apparaît périodiquement lorsqu'elle est fatiguée et malade d'avoir trop traîné dans les villes.

André serait un bon fils, enjoué, serviable et sa mère s'entendrait bien avec lui s'il n'y avait ce

double qui l'accompagnait, ce fantôme qui se substituait à lui et le métamorphosait en un être inquiétant. En revanche, sa sœur était sotte et butée. Non seulement elle ne voulait pas, mais elle ne savait pas travailler. Dans ces conditions, il n'y avait plus d'espoir en elle. Dès son enfance, elle s'était montrée vaniteuse et apathique, ne songeant qu'à elle-même, à ses aises, sans aucun égard pour autrui. Une mauvaise fée avait réuni en elle toutes les insuffisances de ses ascendants, de ses plus grimaçants ancêtres. Elle ne disait à sa mère que des mensonges, prétendant tenir le ménage d'un vieux monsieur. Au reste, au cours de chaque visite, elle parvenait à subtiliser à sa mère une bague ou une broche.

* * *

Quelle est la limousine qui s'approche, toute ruisselante de la lumière d'août ?

La voiture s'arrête devant la maison. Par toutes les portières, des personnes bien mises en descendent : un monsieur qui s'attarde à vérifier l'état du moteur, deux enfants qui agitent leurs

mains en guise de salut et trois dames encombrées de paquets et de bouquets.

C'est le joyeux intermède qu'Adèle attend entre deux visites d'un genre plutôt austère. La famille du banquier chez lequel elle a servi pendant trente années vient ainsi la surprendre parfois et lui apporter quelques denrées qui amélioreront son ordinaire.

Les filles du banquier ont gardé une certaine affection pour leur vieille Adèle qui régna si longtemps dans la lingerie, sous les combles. Elles y accédaient par le petit escalier borgne au bois criard lorsqu'elles voulaient demander un conseil à l'experte couturière pour quelque modification qu'elles se proposaient d'apporter à un tailleur. Elles avaient de la sympathie pour sa voix de crécelle, son nez aquilin, ses yeux noirs et son franc parler. Elles se rendaient à la lingerie avec la curiosité qu'elles auraient eue à sonner à la porte d'une cartomancienne.

Mesdemoiselles de Chastenay sont des vieilles filles maintenant. Les cadettes, menues et effacées, vont à la remorque de leur aînée qui est leur porte-parole. Parlant posément comme une institutrice,

elle sait tourner un compliment spirituel qu'approuvent les pattes d'oie au coin de paupières un peu rougeoyantes et que parafe un collier de chien de velours noir.

— Bonjour Adèle. Vous êtes bien surprise de nous voir. Nous avons profité de l'occasion qui se présente, notre frère conduisant ses enfants à Zermatt où ils vont passer une quinzaine de jours.

Adèle organise une réception improvisée. Le café du Brésil, que les demoiselles ont apporté, est aussitôt moulu et un bol de crème fouettée donnera du relief au plum-cake de Mademoiselle Henriette. Ces préparatifs excitent les deux garçons qui sautent à pieds joints sur le lit de l'ancienne servante.

Après s'être gavés de petits gâteaux et avoir évoqué des souvenirs communs, les hôtes s'aperçoivent que le soleil baisse et qu'il est temps de repartir. Tandis que le moteur ronfle, Adèle serre une dernière fois la main de Mademoiselle Henriette qui lui adresse un ultime sourire qu'encadrent le plissottement des paupières rouges et l'étranglement du collier de velours noir.

* * *

Adèle retourne dans sa chambre dévastée par les jeunes vandales, mais enrichie par la manne tombée de la limousine. Elle s'assied pour reposer sa jambe fatiguée et son imagination brode sur le thème du banquier. Elle se remémore les grands festins au soir des Saturnales, quand, en l'absence des maîtres, les domestiques étaient autorisés à se substituer à eux sous les lustres de la salle à manger, et sous la surveillance discrète des ancêtres. La cuisinière trônait à la place de Madame, flanquée à sa droite du chauffeur et à sa gauche du jardinier. Adèle était entourée de la soubrette et du valet de chambre. Quand elle levait les yeux, elle apercevait le sourire ambigu d'Amédée de Chastenay, qui, malgré sa fraise et son épée, lui ressemblait énormément grâce à ses prunelles noires et à son nez busqué. Quant à la fille de cuisine, elle était chargée d'apporter les plats. Quel festin ! Le bordeaux coulait à pleines coupes et la cuisinière avait confectionné un miroton plus soigné encore que celui qu'elle destinait d'ordinaire à ses maîtres. Les ancêtres dans leurs cadres, sauf Amédée qui avait été un homme de guerre, devaient être effarouchés de certains propos de ces hôtes occa-

sionnels quand ils en étaient à sabler le champagne.

C'était une époque heureuse qui convenait au tempérament d'Adèle, à sa gaîté foncière.

La servante terminait ses jours dans une solitude où elle avait peu de sujets de réjouissance. Elle n'avait eu de chance ni par sa naissance dans une famille pauvre et nombreuse, ni par son mariage, ni par ses enfants. En revanche, elle s'était fait des amis, tout le long de sa vie, de ses compagnons de travail et de ses maîtres. Elle avait, dans le village même où elle achevait son existence, quelques amies d'enfance qui venaient lui tenir compagnie parfois aux veillées.

Elle pensait que le malheur n'est pas indivisible. Elle s'était refusée à être entièrement malheureuse et, même dans les moments les plus désagréables de sa vie, elle s'était trouvé des consolations. Elle n'était pas de celles que la douleur rend folles, ayant la tête solide. Au contraire de sa fille, une bonne fée lui avait fait don de toutes les qualités que ses ascendants avaient possédées, le goût du travail de l'un, la modestie de l'autre et surtout l'optimisme. Ce n'est pas qu'elle ne connût pas la crainte et le chagrin, mais ils étaient

temporaires comme les causes fortuites qui les provoquaient. Ils ne s'installaient pas à demeure chez elle. Sans être insouciante, elle n'était pas soucieuse. Il suffisait qu'un rayon de soleil l'atteignît le matin quand elle ouvrait ses volets pour que ses inquiétudes de la veille fussent considérablement réduites et les flèches d'Apollon, telles des aiguilles de radium ou les radiations du cobalt, jugulaient en son cœur le cancer du doute.

Elle n'avait pas que Rueyres comme refuge de ses vieux jours, elle possédait le sien propre, un secret à elle pour ne pas se noyer dans les flots de la mauvaise fortune, pour se maintenir toujours à la surface, ainsi que les chatons que l'on jette dans l'eau, même bouillante, et qui nagent et surnagent.

135

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé en Suisse

Editions P.-F. Perret-Gentil, Genève, rue de la Boulangerie 1


P.F.
P.G.

